

Dix petites vieilles

Pauline Pucciano

*Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.*

*Ces monstres disloqués furent jadis des femmes,
Éponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes.*

Charles Baudelaire

Les petites vieilles, Les Fleurs du Mal

à ma mère

Journal d'Alice L., 27 septembre

Il pourrait être doux de vieillir. De glisser vers l'indolence, de se laisser couler dans la paresse comme dans des draps propres, en ayant déposé tous ses fardeaux. Une vieille n'a plus besoin d'être belle, elle peut enfin récupérer son visage sous le masque. Elle a enfin le droit à un peu de confort, après toutes ces années de féminité harassante, de talons hauts, de taille serrée et de cheveux tirés. Elle n'a plus besoin d'être performante : plus personne ne compte sur elle. Ses journées autrefois si contraintes, pleines d'obligations horaires, et où le sentiment de faire la course ne la quittait jamais, sont maintenant loin derrière elle. Elle est exonérée, comme par magie, de toute obligation - et même l'amour maternel, qui l'a tenaillée pendant quarante ans, n'est plus si aigu. Il reste là comme un souvenir précieux, il la fait sourire parfois, et verser une larme d'attendrissement, mais il ne la fait plus souffrir.

Oui. Il est doux de vieillir, décidément.

C'est moi qui ai décidé de m'installer ici, aux Erables. Cela faisait un moment que j'avais envie de m'échapper du monde, et que je cherchais un lieu de retraite. Evidemment, j'ai pensé d'abord à un couvent, mais après en avoir visité un ou deux, j'ai compris que les bonnes soeurs ne feraient pas mon affaire. La liturgie, les regards de connivence échangés avec le ciel, les messes basses et les chants religieux m'auraient tapé sur les nerfs avant une semaine... Tandis qu'ici ! J'ai eu un coup de foudre presque immédiat pour le décor. Je suis consciente que le Morvan est un peu loin pour la famille, mais cela leur fera une promenade, et puis, je suis certaine qu'ils ne viendront pas souvent de toutes les façons. Au moins, là, cela leur fera une excuse, et tout le monde s'en voudra moins.

Les Erables se trouvent sur un petit plateau, en haut d'une verte colline perdue dans les vallons. A l'Est, on n'aperçoit que des forêts, des arbres qui s'étagent, et qui commencent à prendre toutes les teintes de l'automne. Ils frémissent et s'agitent au vent, faisant vibrer de l'intérieur le paysage immobile, comme une mer végétale. A l'Ouest, là où mes yeux pourront se porter tous les soirs au coucher du soleil, on voit la route qui serpente parmi les arbres, et, en bas, les scintillements de la rivière. J'imagine ce paysage à toutes les saisons - nous sommes en septembre et l'automne s'approche, fauve et superbe. Puis j'imagine les arbres couverts de neige, puis de fleurs et de chants d'oiseaux. J'ai l'impression que regarder la nature de ma fenêtre pourrait presque

m'occuper tout entière - j'ai toujours été contemplative et cette unisson avec la forêt me semble merveilleuse. Peut-être pourrais-je me mettre à peindre ?

Le paysage cependant n'est pas tout - et je n'ai pas été moins charmée par l'élégance surannée du bâtiment principal. C'est un véritable manoir du dix-neuvième siècle, en pierre de taille décorée de briques rouges, et envahi par les glycines. Le hall d'entrée est vaste comme une salle de bal, et j'y ai vu un authentique Steinway, peut-être un quart-de-queue, sur lequel je me réjouis déjà de pouvoir répéter mes morceaux... Qui sait ? Peut-être mon petit talent de pianiste va-t-il enfin rencontrer un public ? La Directrice est une femme délicieuse, très cultivée, très professionnelle, et qui a accueilli toutes mes requêtes avec intelligence. Je ne doute pas qu'elle fasse tout ce qui est en son pouvoir pour m'obtenir une connexion correcte à internet, ce qui était pour moi une condition sine qua non. J'ai senti qu'elle avait un grand désir de me satisfaire, et je ne suis pas naïve au point de ne pas comprendre qu'elle y trouve évidemment un intérêt financier. Elle a déjà tenu sa parole en ce qui concerne la chambre, et m'a logée dans une dépendance, à l'écart, dans l'ancienne maison du gardien, où je n'ai pas de voisine immédiate. Les sommes que je suis prête à payer ne sont pas celles d'une pensionnaire ordinaire - et quelque chose me dit que l'établissement ne roule pas sur l'or. Je serais ravie, vraiment, de contribuer au redressement financier d'un lieu si intemporel et, pour moi, presque magique... Le parc attenant au manoir a probablement été paysagé par un artiste d'un autre siècle. C'est un jardin romantique à souhait, avec des perspectives charmantes, des bancs solitaires, des allées secrètes, une roseraie et même un petit labyrinthe de buis. J'en ai fait le tour, au bras de la Directrice, et elle m'a montré toutes ses grâces. Quelques bronzes de Vénus et de Diane, un vieux kiosque de fer forgé - doté d'une superbe mosaïque - et une fausse colonnade romaine, qui, bien qu'un peu kitsch, m'a fait un bel effet.

Qu'il sera doux de vieillir parmi ces vieilles pierres, ces vieilles statues, ces fontaines antiques. Je peux à peine concevoir de finir mes jours dans l'atmosphère moderne et aseptisée d'un hôpital. Ici, en revanche, dans ce lieu désuet où la décrépitude donne un charme supplémentaire, où le temps dépose délicatement sa patine sur toutes choses, je me vois bien devenir centenaire - séculaire, même, comme un vieux chêne.

Plus tard - au coucher

Oh ! Quelle galerie de portraits ! Il faut que je note, vite, ces premières impressions. Il y a là tout le matériau pour un véritable roman - peut-être celui que je n'ai jamais réussi à écrire ?

En prenant mon premier repas avec les autres pensionnaires, je me sentais comme une collégienne découvrant ses camarades de classe - je suis émue à l'idée que je vais côtoyer ces femmes peut-être jusqu'à leur mort, ou jusqu'à la mienne. Certaines sont très âgées, et leur fragilité m'a touchée. Toutes, avec leurs différences, m'ont paru fascinantes, et si gaies, si heureuses de voir un visage neuf... J'ai compris que c'était comme une sorte de fête pour elles, à la façon dont elles dévoraient des yeux leurs repas, d'un air incrédule, et aux regards qu'elles jetaient un peu partout dans la salle à manger. Madame la Directrice a mangé avec nous, et visiblement, cela aussi était un peu exceptionnel. J'avais hésité à m'habiller pour le dîner, et je n'ai pas regretté de l'avoir fait. Ma robe mauve et mes perles leur ont beaucoup plu. J'aime l'idée qu'on fasse la fête, de temps en temps, dans un semblable asile - et que la joie et les bijoux puissent briller dans ces vieux yeux comme au temps de l'enfance.

Mais je dois procéder avec ordre si je ne veux rien oublier, et présenter tout d'abord ces étonnantes commensales. Et je vais commencer par notre doyenne, Geneviève, qui approche des 98 ans. C'est une femme grande encore, pour son âge, de longs cheveux blancs lâchés, mais lissés en arrière, et beaucoup d'allure. Elle ne parle pas beaucoup, mais j'ai eu le plaisir de constater, par les regards perçants qu'elle m'adressait, qu'elle saisissait parfaitement la situation. Sa soeur Marguerite, de quelques années plus jeune, paraît être son ombre - un peu plus courte, un peu plus large, et plus commune, toujours sur ses talons, mais infiniment plus bavarde. Elle aide Geneviève à se déplacer et à manger comme si elle était une nurse, alors qu'elle-même doit être une nonagénaire confirmée. Ensuite vient Zouleïka - quel nom de princesse ! - qui m'a frappée par la droiture de son maintien. Ces femmes d'Orient ont un port de tête superbe, que le monde entier leur envie. On voit quelques cheveux d'un roux flamboyant s'échapper de son voile - très élégant, soit dit en passant. Je n'ai pas tellement discuté avec elle car elle était assise à l'autre bout de la table, mais elle m'a fait l'effet d'une femme très respectable. A ses côtés, se trouvait Monique, une toute petite bonne femme habillée de nombreuses couleurs voyantes (qui allaient, si je me souviens bien, du jaune d'or au bleu roi), dotée d'une énorme paire de lunettes rouges et rondes, et d'un coup de fourchette non moins remarquable. Je n'ai jamais tellement fréquenté ce genre de personnes tape-à-l'oeil, et j'admets bien volontiers que j'ai à son égard une certaine prévention; cependant, je dois dire qu'elle s'est montrée accueillante et volubile, et a

grandement contribué à la gaieté du repas. Un autre détail plaide en sa faveur : elle semble très amie avec une autre pensionnaire, qui m'a impressionnée par sa culture et son intelligence, et qui se nomme Arlette. Comme cette dernière était assise à côté de moi, j'ai pu lui demander pourquoi, alerte et vive comme elle est, elle se trouve pensionnaire ici. Elle m'a répondu que nous étions à table et qu'elle ne souhaitait pas me parler de ses raisons en un tel lieu, mais qu'elle m'éclairerait bien volontiers dès demain. Je me demande de quoi elle pouvait bien parler ! De l'autre côté, se trouvait Gloria. De nous toutes, malgré ses quatre-vingts ans, c'est certainement la plus belle. Elle porte un chignon superbe, et ses grands yeux bleus devaient faire tourner toutes les têtes il y a cinquante ans... Mais mon Dieu, quelle triste petite femme. Ses yeux bleus semblent toujours humides, et elle sourit sans cesse avec insistance, comme si elle voulait être bien sûre de s'attirer la bienveillance de tous. Elle m'a fait un mélange étrange, de pitié et de répulsion. Une femme très forte, et je dois dire un peu négligée, nommée Blandine, était à l'autre bout de la table. Elle semblait rêveuse, ou triste. Concentrée sur son repas - ou dans son monde intérieur, impossible de le savoir - elle ne prêtait pas attention à sa voisine, Jocelyne, une dame souriante et fatiguée, qui, à mon avis, avait mal au ventre, car elle n'a pas touché à son assiette, et s'est contentée de faire bonne figure, en dodelinant un peu de la tête. Enfin, *last but not least*, Marie-Jo, une femme des îles qui a vécu toute sa vie dans le Morvan. Ses cheveux ont blanchi en couronne - tout blancs autour du front, et d'un noir de jais plus bas. Je n'ai pas pu la croire lorsqu'elle m'a dit son âge - et cela a presque paru la vexer. Marie-Jo m'a expliqué très obligeamment beaucoup de choses concernant l'établissement, et notamment, les règles de conduite et les horaires, sur lesquels elle paraît très à cheval. Elle paraissait sans cesse sous-entendre des choses que je ne comprenais pas - mais je me suis fait un devoir de répondre à ses regards entendus par un sourire de connivence. Il faut dire qu'elle parle d'un ton de voix très bas - je pense avoir perdu, comme dans ces films français que ces jeunes réalisateurs ne savent pas sonoriser correctement, les trois quarts du dialogue !

Madame la Directrice, du haut de ses cinquante ans, flamboyait de jeunesse... Une femme énergique, superbe, un peu masculine peut-être - mais n'est-ce pas nécessaire lorsqu'on occupe un poste d'autorité comme le sien ? Il faut savoir être crédible dans ce monde. Les cheveux coupés très courts, dessinant une ligne sans défaut sur la nuque, des lunettes sévères, un pantalon noir. Cela ne l'empêche pas d'être absolument charmante. J'ai senti qu'il y avait une légère animosité entre elle et Arlette - mais je compte fermement ne me mêler d'aucune affaire de ce genre, et ne rentrer dans aucun conflit.

Dehors, la lune s'est levée, superbe, presque pleine, et éclaire la forêt. Les arbres serrés les uns contre les autres, frissonnants et protecteurs, ressemblent à des vieilles femmes aux chevelures argentées.

Blog de Katia. « Chroniques de mort et de vie »

<https://www.katiachroniques.com>

28 septembre 7h04

Chose promise, chose due. A chaque départ, à chaque arrivée, une chronique. Je sais que beaucoup d'entre vous préfèrent mes récits de mort. Alors, aujourd'hui, je risque de vous décevoir. Pas de dernières paroles, pas de dernières volontés. Juste une nouvelle pensionnaire, mais celle-là, croyez-moi, c'est du lourd.

Madame s'appelle Alice. Je vous ai déjà dit que toutes les vieilles sans exception, toutes, même les plus gentilles, étaient des monstres d'égoïsme. Eh bien Alice, je crois que c'est leur reine mère. D'ailleurs, reine mère, c'est assez raccord, vu qu'au niveau du look on est assez quand même assez proche d'Elisabeth II. En fait, elle cumule tous les défauts des vieilles, et tous les défauts des gens riches. Et ça, c'est le combo fatal.

Quand j'y réfléchis, d'ailleurs, je me rends compte que ce n'est pas facile de mettre le doigt exactement sur ce qui m'agace tellement chez les riches. Ce n'est pas tellement leur manière d'être ou de parler, ni même leurs idées - parce que force est de constater que certains d'entre eux sont charmants et ouverts d'esprit. Non, ce qui est agaçant - agaçant au point que j'ai envie de les faire sortir de leurs gonds - c'est leur insouciance. Les riches sont insouciant, leur argent met comme une couche d'ouate entre eux et le monde, et ils ont volontiers un air espiègle, gourmand, joyeux, comme les enfants. Voilà le bien suprême qu'on on leur jalouse. Bien plus que l'argent ou le pouvoir.

C'est ça qui me plaît dans mon travail d'aide-soignante. Pouvoir percer les gens à jour, l'air mine de rien, sans qu'ils s'en doutent. Parce que, croyez-le ou pas, je suis toujours extrêmement professionnelle. Elle m'adore, Alice. Elle m'a appelée « sa chérie ». Elle fait comme si j'étais un genre de nièce pauvre qu'elle aurait acceptée dans son château. Et je la laisse faire - comme je laisse faire toutes les autres. Les vieilles sont toutes mythos. Ça me fait rire.

Bon. Venons-en aux détails énervants. Je crois que je vais faire une liste.

Primo : Chalon lui a octroyé des privilèges hallucinants. Une chambre isolée, dans la dépendance, et comme si ça ne suffisait pas, voilà qu'elle organise pour son accueil un dîner VIP... Ah, il fallait les voir, les autres, devant leurs assiettes - ça les changeait de leur bouillon verdâtre. Elle a choisi les plus fringantes - les autres, évidemment, ça aurait fait désordre. Poulet, gratin, tarte, un verre de vin... Noël en septembre. Et ça, par exemple, ça m'énerve. On fait un établissement à deux vitesses maintenant? Il va y avoir une troisième classe comme sur le Titanic ? Chalon, il faudrait lui rappeler que les privilèges ont été abolis le 4 août, et que là, on est fin septembre.

Deuxio : Elle est ravie d'être là - comme si elle était en vacances et qu'elle découvrait son rbb. Elle a un sourire collé sur sa face - et moi, j'ai envie de lui dire que presque toutes les autres ont chialé pour leur premier soir. Souvent leur première semaine. Et qu'il y en a qui chialent encore au bout d'un an.

Tertio : Elle ne perd pas une occasion d'étaler sa science et de ramener sa fraise. Genre : elle a absolument voulu jouer du piano devant tout le monde quand elles sont sorties de la salle à manger. Moi, j'étais dans le couloir, j'attendais Jocelyne et Geneviève pour leur faire les soins - et là, Madame s'est écriée : « Un steinway, madame la Directrice ! J'espère que vous m'autorisez à vous jouer une petite berceuse ? » Et Chalon, toute mielleuse « Mais je vous en prie, Alice, cela nous fera plaisir à toutes ». Ouais. Sauf que, et d'une, le piano n'a pas été accordé depuis cent cinquante ans. Et de deux, Alice joue en tapant très fort toutes les notes. Sa berceuse, elle ressemblait à une marche militaire pour zombies.

Quarto : Elle dit tout le temps « superbe ». Et je ne sais pas pourquoi, ce mot me tape sur le système.

E-mail du 28/09 à 9h20

A: kelly.lemercier@Performances.enmarche.fr

Objet : demande d'audit de gestion Les Erables

De : Christine.Chalon@dir-leserables.com,

28 septembre

Chère Madame,

Suite à notre prise de contact par téléphone, je vous adresse ce courrier récapitulatif de nos besoins.

Notre établissement, les Erables, accueille une vingtaine de pensionnaires âgées de 68 à 98 ans. C'est un établissement entièrement privé, qui ne bénéficie pas des subventions de l'Etat, ce que nous avons toujours souhaité depuis sa création en 1972. Nous disposons d'un cadre exceptionnel, au château de Moncilly, et notre public est un public choisi. Notre entreprise a toujours été rentable, jusqu'à récemment. L'entretien du château et du personnel représentent cependant chaque année un budget croissant, et nous ne pouvons pas, bien sûr, répercuter cette pression uniquement sur les familles, qui payent déjà 3027 euros par mois. Cela fait donc quelques années que notre chiffre d'affaires diminue de manière inquiétante.

C'est pourquoi je me tourne aujourd'hui vers votre cabinet d'audit, afin que vous puissiez me donner des conseils précis sur la manière de comprimer les coûts, et de permettre à notre établissement de retrouver un peu d'oxygène, de santé et de dynamisme. Je vous serais reconnaissante de bien vouloir m'envoyer un devis pour un conseil personnalisé, formule pertinence.

En vous remerciant par avance de votre précieuse collaboration,

Bien cordialement

Christine Chalon

E-mail du 28/09 à 11h05

A : christine.Chalon@dir-leserables.com

Objet : rendez-vous 03/10

De : kelly.lemercier@Performances.enmarche.fr

Chère Madame,

Notre cabinet *Performances En Marche* est l'interlocuteur idéal pour votre établissement. Je me réjouis de travailler avec vous afin de redresser les comptes de votre entreprise, persuadée que la santé financière d'un établissement est le fondement de tout épanouissement personnel et professionnel.

Je me propose de venir faire une visite des Erables pendant toute la journée du 3 octobre. Si cette date vous convient, je vous demanderai de bien vouloir me faciliter la tâche en me laissant un plein accès à l'ensemble du bâtiment, ainsi qu'à tous vos plannings. J'aurai également besoin de m'entretenir avec le personnel, et d'assister aux événements collectifs tels que les repas au réfectoire. Je vous serais également reconnaissante de me préparer un dossier contenant toutes vos factures d'eau, d'électricité, si possible avec le détail (notamment des frais de chauffage, d'abonnement au téléphone, à la télévision, à internet), ainsi que les feuilles de paye de vos employés. Le forfait pour un conseil après une visite d'une journée, notre formule « Pertinence », est de 14 890 euros. (Si vous préférez un conseil plus poussé et plus précis, il faudrait envisager la formule « Excellence », comprenant une visite d'une semaine, avec hébergement à vos frais, forfait à 33 490 euros). Cette somme, je vous le garantis, sera amortie très rapidement lorsque vous mettrez en application notre feuille de route « Santé Finances Plus ».

En attendant le plaisir de vous voir le 03/10 à 7h00, je vous souhaite une belle journée.

Bien cordialement

Kelly Lemercier

Lettre de Monique à son fils¹, datée du 1er Octobre

Mon cher fils,

Je ne sais pas si tu t'en rends déjà compte, mais pour qui sait bien regarder, le vieillissement nous apporte presque autant qu'il nous retire. Je me souviens d'une phrase de Julien Gracq, perdue quelque part au milieu de son oeuvre - il dit que "La surimpression envahissante de ce qui a été sur ce qui est constitue le don mélancolique et pulpeux du vieillissement ». Cette phrase, que j'ai apprise par coeur il y a quarante ans, et j'ai mis du temps à la comprendre. Je l'ai guetté toute ma vie, ce « don pulpeux du vieillissement ». Et le voilà, dans toute sa simplicité : tandis que l'avenir se ferme, tandis que le présent s'efface peu à peu - car quand on est vieux, le présent est peu de choses; les sensations sont émoussées, le coeur est blasé, la vue basse, le corps fatigué - le

¹ Cette lettre n'a jamais été envoyée à son destinataire, et a été conservée parmi des centaines d'autres dans les affaires personnelles de Monique. Toutes ont été remises à l'intéressé le 3 novembre.

passé, miraculeusement, s'agrandit, s'approfondit, et redevient vivant. Je ne saurais pas dire à quel âge cela a commencé - mais la mémoire, qui est comme une eau morte pendant la jeunesse, se met à circuler, à faire des vagues, des marées, des courants capricieux, des flottements et des naufrages. Le passé revient - en *surimpression*, dit Gracq - il enrichit le présent d'un arrière-champ un peu flou, qui parfois, comme au cinéma, devient net, tandis que le sujet central disparaît. Et ce qui est vrai du passé l'est aussi, l'est tout autant, de l'imaginaire. Chaque personne croisée, chaque paysage entrevu, rappellent non seulement d'autres personnes croisées dans la vie, d'autres paysages dégustés par nos yeux, mais aussi des personnages romanesques, des tableaux, des photographies aimés. Et ces mondes fantômes qui hantent le monde réel sont si beaux, parfois, qu'on finit par leur prêter toute notre attention.

J'ai ainsi, dans le secret de ma mémoire, des fantômes de toi à tous les âges. Et parmi tous les Stéphane dont je me souviens, j'ai choisi, dans ma tête, mon destinataire : le jeune garçon de douze ans, espiègle et plein d'humour, avec lequel je me moquais de tout et de rien. Un jeune garçon que la fantaisie n'effrayait pas, et qui ne se préoccupait pas encore de toutes ces choses qui m'ennuient tellement, depuis toujours : les comptes, le qu'en dira-t-on, la réputation et les bonnes manières. Plus je vieillissais, plus je leur tourne le dos, aux bonnes manières - moins j'ai de temps et moins j'ai envie d'en perdre. Je souris toute seule en songeant que d'habitude, quand on représente une mère et son fils, il s'agit toujours d'une femme jeune et belle, et d'un petit garçon. La Vierge à l'Enfant. Qui penserait à représenter une vieille édentée avec son fils de soixante ans, chauve et bedonnant ? Que devient-elle, cette relation mère-fils, au bout de cinquante ans ? Pour moi, Stéphane, tu n'es pas chauve et bedonnant - ça fait trop longtemps que je ne t'ai pas vu.

Mais trêve de discours larmoyants. Tu sais que je suis tombée par hasard, dans la bibliothèque, sur *La Promesse de l'Aube* de Romain Gary... A croire que je suis obsédée par ces relations entre mère et fils... J'ai recopié cette citation pour toi, car je suis sûre qu'elle te plaira : « L'humour est une déclaration de dignité, une affirmation de la supériorité de l'homme sur ce qui lui arrive. » Eh bien je peux te dire qu'il m'en faut, de l'humour, pour affirmer ma supériorité sur ce lieu où je suis tombée. C'est l'une des raisons d'être de mes lettres - je les écris pour toi, bien sûr, mais aussi un peu pour moi, parce que cela m'amuse. J'espère que mes anecdotes te feront sourire à travers le temps. Qu'un squelette fasse sourire un chauve bedonnant, c'est déjà quelque chose.

A propos de squelettes... cela ferait une transition parfaite. Mais il faut d'abord parler de notre nouvelle recrue, Alice. Une de ces petites vieilles qui, de loin, passeraient pour des petites filles, avec leur démarche sautillante et leur nez en l'air. Une petite dame qui ne doit pas dépasser un mètre quarante-cinq, avec de gros yeux un peu exorbités, assortis d'une tendance à s'émerveiller de tout et à gober tout ce qu'on lui raconte. Une créature assez batracienne, en somme. J'ai admiré la façon dont la terrible Madame Chalon l'a attirée dans ses filets... Voyant un peu le personnage, elle a joué à fond la carte du château. Il faut dire que le temps s'y prêtait - Moncilly, en été, est un coin de paradis. La pauvre Alice n'en pouvait plus - la Bibliothèque, le labyrinthe, la piscine couverte, le piano à queue... Il ne manquait plus qu'un passage secret pour parfaire le décor. Et alors Chalon a utilisé l'artillerie lourde - une batterie ininterrompue de promesses absurdes - mais oui, Alice pourrait emmener son chevalet pour peindre dans les allées du jardin - mais oui, elle pourrait bénéficier d'une excellente connexion internet - mais oui, le cuisinier des Erables a une excellente réputation régionale - mais oui, les autres pensionnaires, triées sur le volet - comme si le fait d'être capable de déboursier trois mille euros par mois avait la moindre corrélation avec l'agrément de votre compagnie - seraient des compagnes délicieuses - mais non, il ne faisait pas froid en hiver... Aha... Pauvre grenouille. Elle était déjà conquise, et regardait Chalon avec ses gros yeux énamourés. Et là, le coup de maître - Chalon a réussi à lui faire payer mille euros de plus (selon Katia) pour avoir le droit de loger dans la dépendance... Je ne lui donne pas deux mois - ces pièces sont affreusement mal chauffées et elle passera Noël avec les copines. Le petit supplément, par contre, continuera à couler bien gentiment par virement automatique dans les caisses des Erables. CQFD.

Bref, notre grenouille si naïve, depuis quelques jours, nous fatigue de sa bonne humeur permanente. Il n'y a rien qui ne trouve grâce à ses yeux - peut-être que leur convexité déforme la réalité de manière stupéfiante... Elle est d'une mauvaise foi absolue, invente des saveurs subtiles dans des ragouts infâmes, des profondeurs d'intelligence dans le regard vide de Geneviève, et des délicatesses de coeur chez ce garde-chiourme de Chalon... Son bavardage incessant, que rien ne paraît capable d'endiguer, s'est cependant arrêté ce matin. Elle est descendue pour le petit déjeuner, toute fraîche, embaumant la lavande, ses gros yeux pleins de candeur enthousiaste. Et là, Madame Chalon a débarqué, avec sa tenue de croque-mort et son air compassé, et Arlette et moi nous avons immédiatement cherché des yeux la chaise vide. Et nous l'avons trouvée. Zouleïka n'était pas descendue. Zouleïka était morte. Nous le savions bien avant le petit speech de Chalon.

« Mes chères, chères amies... C'est avec une profonde douleur que je dois vous annoncer ce matin que notre chère Zouleïka nous a quittées cette nuit. »

La grenouille n'a pas encore pris le pli des périphrases et des euphémismes.

« Elle a changé d'établissement ? » demanda-t-elle.

« Non, Alice, répondit Chalon comme elle le fait toujours, avec le ton de voix qu'on utilise pour les enfants. Zouleïka s'est éteinte, paisiblement, dans son sommeil. Celles qui le souhaitent peuvent aller lui rendre un dernier hommage après le petit déjeuner. »

Je ne pus m'empêcher de lâcher :

« Entre le café et la kiné, un petit macchabée, ça fait toujours du bien ! »

Chalon m'a gratifiée d'un regard assassin - et Marie-Jo aussi. Les autres sont trop sourdes et ne l'ont pas pris en mauvaise part.

La grenouille effarée avait les larmes aux yeux.

« Vous êtes très sensible », remarqua Arlette.

Arlette est passée maîtresse dans l'art des constations neutres, prononcées d'un ton plat. C'est une manie qui lui vaut la considération et l'estime de tous, et qui présente l'insigne avantage de décourager d'éventuelles répliques. La grenouille acquiesça, et se tint coite, et nous pûmes jouir d'un petit déjeuner silencieux et extrêmement reposant.

Merci, Zouleïka. Paix à ton âme.

Message manuscrit de Zouleïka, retrouvé sur sa table de chevet, 1^{er} octobre

Mes chéries, méfiez-vous de lui. C'est un sheitan.

Blog de Katia. « Chroniques de mort et de vie », 2 octobre 21h37

<https://www.katiachroniques.com>

Pas le coeur à écrire. Mais je ne peux pas ne pas lui faire une chronique, à elle. Zouleïka - je vous en ai parlé plein de fois. Elle me parlait de cette Algérie où je n'irai jamais. Des citronniers et de l'azur.

J'ai fait ma ronde hier soir avant de rentrer chez moi, et il n'y avait rien d'anormal. Il y a des soirs où je rentre inquiète, où je dors mal, parce que je sais que l'une d'entre elles a besoin d'aide. Mais là, c'était un soir tranquille. Au calme. Zouleïka était même plus calme

que d'habitude, quand j'y pense. Elle qui était toujours persuadée d'avoir fait des rêves prémonitoires, ou d'avoir été visitée dans ses rêves par son mari défunt, elle avait peut-être rêvé de sa mort. Allez savoir. En tout cas, à vingt heures, elle était déjà au lit - j'aimais bien la voir le soir parce qu'elle retirait son voile pour dormir. Desfois je la charriais. « Zouleïka, y'a pas d'homme ici, pourquoi tu portes le voile ? » Elle haussait les épaules et le mettait quand même.

Zouleïka n'aimait pas les hommes. Leur compagnie la mettait mal à l'aise - je le sentais quand ses enfants venaient la voir. Ses gendres, par exemple. Et puis elle n'a jamais aimé Cyril non plus - je me demande si c'est de lui qu'elle voulait parler dans son petit mot. Mais je brûle les étapes, et vous risquez de ne rien comprendre.

Donc, hier soir, RAS. Et ce matin, quand j'arrive, elle était là, toute raide et toute glacée dans son petit lit. Ses cheveux bien peignés, les mains jointes, comme si elle voulait nous épargner la corvée de la toilette mortuaire. Mais il y avait quelque chose de malsain sur son visage.

Des mortes, j'en ai vu. Tout ce qu'on montre dans les films, c'est du pipeau. Dans les trucs à l'eau de rose où les gens ont l'air de dormir. Dans les films d'horreur où c'est gore. La vérité est bien plus bizarre. Les gens sont figés à un instant t - comme si vous preniez une vidéo et que vous faisiez un arrêt sur image de manière aléatoire. Les traits sont déformés parce que la personne est en train de parler, ou de crier; la position du corps est bizarre. On n'est pas habitué à voir le corps humain comme ça, à la fois immobile et pas dans une position de repos. C'est comme si le temps s'était arrêté. Comme si la vidéo de la vie était en pause.

C'est moi qui lui ai fermé les yeux - ses petites paupières toutes dures, au toucher, étaient comme des paupières de poupée. Ses yeux, comme des billes fêlées de l'intérieur, étaient tournés vers la porte, et c'était facile d'imaginer que la mort était entrée par là, qu'elle l'avait vue, qu'elle lui avait parlé. Puis j'ai essayé de détendre sa bouche, qui était à moitié ouverte et crispée. Chalon a encore servi sa guimauve à tout le monde : « Notre chère Zouleïka s'est éteinte paisiblement dans son sommeil. Elle n'a pas souffert. » Mais moi j'ai bataillé contre sa bouche crispée qui refusait de se détendre. Et je sais qu'elle a eu mal.

Le plus bizarre, c'est le petit mot. Je crois que c'était la première fois que je voyais son écriture - Zouleïka n'écrivait jamais, elle ne faisait même pas de mots croisés, et je ne l'ai jamais vue avec un stylo. Son écriture m'a touchée - une écriture d'écolière, appliquée, qui devait lui prendre des plombes. L'écriture d'une veille femme qui n'a jamais écrit que

sur les papiers administratifs, et qui met dans ce geste quelque chose comme de la naïveté. Comme si c'était un peu magique.

« Mes chéries, méfiez-vous de lui. C'est un sheitan. »

Ça devait être important pour qu'elle l'écrive. Et j'ai gardé le papier avec moi, en souvenir d'elle. Et comme talisman contre tous les sheitans. Mais de qui est-ce qu'elle parlait ? Les hommes, c'est une denrée en rupture de stock, aux Erables. Un aide-soignant, Cyril. Un médecin qui passe deux fois par semaine, le Dr Grez. Le cuisinier, Jean-Michel. « Mes chéries », je suis sûre que c'est pour nous, Maryline et moi... Ce ne serait pas la première fois qu'elle dirait du mal de Cyril - ce type, tout le monde l'adore, mais il n'a jamais réussi à lui plaire. Elle le toisait parfois, avec un mépris royal. Ça nous faisait rire, parce que c'était complètement incompréhensible. Ça leur arrive, aux vieilles, de faire des fixettes qui n'ont aucun sens. Même aux meilleures.

Et puis ces temps derniers, Zouleïka n'était plus comme avant. Elle déclinait, comme on dit. Elle restait sans parler pendant des longs moments. Elle avait peut-être un peu perdu la boule - je me suis posé plusieurs fois la question.

C'est triste, ces morts. Y'a des jours où j'aimerais être sage-femme.

Journal d'Alice, 3 octobre

Matin

Je n'ai rien pu écrire depuis deux jours. Cette mort inopinée de Zouleïka m'a bouleversée. Bien sûr, c'est ridicule, je ne la connaissais qu'à peine, et je ne lui avais pratiquement pas adressé la parole. Et puis à quoi donc m'attendais-je ? Se peut-il que dans un établissement comme celui-ci, la mort ne s'invite pas de temps en temps, et, malheureusement, plus souvent qu'à son tour ? C'est sans doute cette réalité que j'ai prise en plein visage. Je me suis forcée à aller lui rendre visite dans sa chambre - et je crois que je n'avais jamais été aussi effrayée de ma vie. Mais j'ai bien fait de me ressaisir et de rassembler mon courage, car la vue de son visage apaisé m'a apporté beaucoup de réconfort. Comme nous l'a dit Madame la Directrice, elle est morte paisiblement, dans son sommeil - et c'est là la meilleure mort qu'on puisse imaginer. Elle n'a pas souffert, j'en suis sûre - car ses traits étaient détendus et presque rajeunis, et elle irradiait une paix sacrée. Elle devait être une très bonne personne, pour faire une morte aussi sereine. Et je suis restée un moment, à contempler ce corps qui n'était plus qu'une enveloppe vide, au bord de la dissolution. Finalement, n'est-ce pas aussi pour cela que je suis venue ici ? Pour apprivoiser la mort... Mon professeur de philosophie nous le disait : philosopher,

c'est apprendre à mourir. Et je crois que j'ai grandement avancé dans cette sagesse-là, grâce à cette femme inconnue, étrangère, et dont pourtant je me sens incroyablement proche. La vie nous réserve des épreuves variées, dont il faut arriver à sortir grandi.

Plus tard

Je sors d'un véritable bain de jouvence ! J'ai eu l'occasion de discuter pendant un bon moment avec une superbe jeune femme, nommée Kelly, venue pour étudier l'établissement et prodiguer des conseils à la Directrice... J'en ai profité pour lui faire part de toutes les améliorations auxquelles j'ai pensé, et elle m'a écoutée avec beaucoup d'intérêt. Je ne prétends pas être une professionnelle, mais je ne raisonne pas trop mal, et je suis dotée d'un sens de l'observation assez poussé. En quelques jours, j'ai déjà repéré un certain nombre de détails qu'il faudrait revoir, et auxquels, à mon avis, Madame la Directrice ne pense pas. Par exemple, pourquoi nous force-t-on à nous coucher à 19h00 ? Je trouve également qu'il n'y a pas tout à fait assez à manger, le midi, et que le goûter se fait attendre. Et puis, pourquoi n'adopterait-on pas quelques chats ? Ce sont de grands dispensateurs de tendresse, et je serais bien heureuse, quant à moi, d'en croiser un de temps en temps... Ce sont peut-être des vétilles, mais de quoi donc, finalement, est fait un quotidien, si ce n'est de toutes ces petites choses sans importance ? Un morceau de chocolat au dessert, un peu de musique de temps en temps, quelques visites... Toutes ces dames ont besoin d'être dorlotées et choyées, comme elles ont probablement dorloté et choyé leur famille pendant de nombreuses années. Et je trouve idiot que, malgré la bonne volonté évidente de Madame la Directrice, de simples oublis puissent porter une ombre - même légère - à ce superbe endroit.

Kelly avait l'air tout à fait d'accord avec moi. Elle m'a demandé mon avis sur tout. J'ai insisté sur la connexion internet - cela me manque de ne pas écrire de mails et de ne pas jouer au solitaire. Je suis sûre qu'on l'écouterait davantage, elle... Elle est du genre à savoir faire entendre son opinion. Les jeunes femmes modernes sont étonnantes, et je dois dire que je suis assez admirative de leur aplomb. Il fallait voir comment celle-ci conduisait sa voiture de sport, et comment elle s'adressait à Madame la Directrice - pas impressionnée pour deux sous ! J'ai bien senti qu'elle m'avait trouvée particulièrement sympathique. C'est souvent ainsi, avec moi : les gens ressentent une sorte de sympathie spontanée à mon égard. Je ne sais pas si je leur fais penser à leur mère, ou s'ils apprécient tout simplement ma conversation. En tout cas je ne peux pas me plaindre, car

j'ai toujours suscité, dans ma vie, beaucoup d'affection, et même beaucoup d'amour, pour des raisons que, pour être franche, je ne m'explique pas vraiment.

Lettre de Marie-Jo au père Pozza, datée du 4 octobre

Mon Père,

Je vous remercie de m'avoir autorisée à vous écrire autant que je le voulais - cela m'apporte un grand soutien. Voyez-vous, il me semble parfois que je ne peux parler à personne, dans ce lieu abandonné de Dieu. J'ai prié toute la journée, hier et avant-hier, car mon amie Zouleïka a été retrouvée morte dans son lit l'autre matin. Certes, elle n'était pas dans la foi du Christ, mais elle était pieuse, et vénérait Dieu à sa façon. Nous avons beaucoup parlé, toutes les deux, des similitudes entre nos religions - pas récemment bien sûr, car ces derniers mois elle n'était plus vraiment elle-même. Maintenant qu'elle n'est plus, je pense être la seule croyante au milieu de tous ces athées. Je pourrais le supporter facilement, car ils ne sont pas méchants, s'il n'y avait pas toutes ces choses dont je vous ai parlé. Mais ma bouche doit rester close - car si les mécréants ne croient pas en Dieu, ils croient encore moins au Diable, et restent aveugles à ses manifestations.

Les hurlements ont repris. Chaque nuit, je les entends. Ce sont parfois de simples gémissements, presque des soupirs, et d'autres fois des cris perçants, des cris de terreur. Parfois j'ai l'impression qu'ils sont entrecoupés de coups. Je n'ose pas sortir de mon lit, et je reste là, pétrifiée, à attendre que cela passe. Et le matin, personne ne souffle mot - c'est tout à fait comme si personne n'avait rien entendu. Il y a bien Gloria, qui a toujours l'air apeurée, et Blandine, qui est si imprévisible qu'elle pourrait bien faire toutes sortes de bruits insolites. Marguerite et Geneviève ne sont pas loin non plus, et il arrive à Geneviève de crier dans son sommeil. Toutes les quatre dorment près de ma chambre. Les autres sont-elles tellement sourdes qu'elles ne les entendent pas ?

Ensuite, il y a le bruit des pas dans le couloir, les grattements, et la voix qui susurre mon prénom. Cette nuit, la porte a tremblé à plusieurs reprises, et s'est même entrouverte. J'ai cru mourir de peur. J'ai prié, mon Père, prié sans discontinuer, et cela a fini par s'arrêter. Je suis retournée voir la Directrice ce matin, et comme je m'y attendais, elle a pris tout cela avec beaucoup de légèreté. « Ce sont des cauchemars, ma chère Marie-Jo, je peux vous assurer qu'il n'y a aucun fantôme aux Erables. » Qu'en sait-elle ? Personne ne prend les vieilles au sérieux - dès que ce qu'elles disent n'est pas

exactement ce que l'on attend d'elles, on les croit séniles. C'est tellement humiliant que je me suis promis que je n'irai plus la voir. Vous me croyez, vous, n'est-ce pas, mon Père ? Vous savez que mon esprit n'est pas encore rempli de ténèbres... Ce qui me fait le plus peur, voyez-vous, ce sont les objets qui se déplacent tous seuls. Hier soir, je suis certaine - absolument certaine - que j'avais déposé mon dentier sur la table de chevet, dans sa boîte spéciale. Ce matin, rompue de fatigue à cause de l'insomnie, je l'ai cherché dans toute la chambre. Il était introuvable, et j'ai pleuré, de rage et d'épouvante, pendant plus d'un quart d'heure en mettant tout sens dessus dessous. Eh bien, mon Père, le Malin l'a fait réapparaître juste à sa place. Ma chambre était à sac - et la petite boîte était là, ironique, familière et méchante. J'ai presque entendu l'éclat de rire du démon qui se moquait de moi.

Je me demandais, mon Père, s'il serait possible de venir sanctifier ma chambre. Cela me rassurerait, je crois.

J'attends votre visite à l'aumônerie avec impatience ce jeudi. J'espère pouvoir communier. Je voudrais pouvoir prendre le corps du Christ tous les jours. Plus rien d'autre ne m'apporte la paix.

Votre fille,
Marie-Jo

Blog de Katia. « Chroniques de mort et de vie », 5 octobre 22h02

<https://www.katiachroniques.com>

Sale journée.

Il y a des jours comme ça, où on se demande où est l'interrupteur pour arrêter l'avalanche. Mais c'est comme ça : c'est la LEM, la fameuse Loi de l'Emmerdement Maximal. Il y avait cette vieille d'origine italienne, Rose, il y a deux ou trois ans, qui répétait toujours : « La vie est une tartine de merde, on en mange une bouchée chaque jour. » J'avais trouvé ça marrant, à l'époque, et puis maintenant, quand je les entends me raconter leur putain de vie, je ne trouve plus ça si drôle.

Aujourd'hui, Jocelyne. Les agonies, c'est comme les accouchements - il y en a qui se passent mieux que d'autres. Des qui se passent plus vite que d'autres. La première fois

que j'ai entendu le médecin dire d'une mort : « Ça s'est bien passé », je me suis demandé sur quelle planète il vivait. Mais j'ai compris, après, et ça m'arrive de le dire aussi.

Pour Jocelyne, la pauvre, ça n'aurait pas pu être pire. D'abord, ça a duré toute la journée. Ensuite, elle a crié pendant des heures - elle a commencé à 8h, et le médecin était injoignable, probablement au golf ou dans un week-end en famille, et il a dû se dire que l'astreinte, c'était quand même un peu contraignant. Il n'allait pas faire ça à sa femme, de se barrer en plein milieu du brunch, pour aller administrer une sédation profonde à une vieille qui de toutes façons ne passerait pas la journée... A l'hôpital public évidemment, ça aurait été différent. Mais ici on n'a pas les médecins sous la main, et certains moins que d'autres. Bref. Il est arrivé à 16h, et malgré les calmants de cheval qu'on lui avait administrés, elle avait eu le temps de faire résonner son agonie dans tout l'établissement, pendant toute la journée. C'était horrible pour elle, évidemment - c'est Maryline qui s'en est occupée. Mais c'était horrible aussi pour toutes les autres. Le repas a été lugubre. Toutes ces petites brebis à l'abattoir, qu'on forçait à entendre et à imaginer le martyr de leur soeur, comme une ultime torture avant que ce soit leur tour... Gloria a pleuré presque sans discontinuer, et j'ai eu bien du mal à la calmer. Elle ne va pas bien Gloria - ses yeux bleus ne sont presque plus bleus tellement ils sont rouges. Marie-Jo était en dialyse, et elle marmonnait des prières. Elle m'a demandé si elle pouvait aider - je lui ai dit qu'il ne valait mieux pas. Même Monique et Arlette ont fermé leur grande gueule pour l'occasion - du jamais vu. La nouvelle, Alice, a mangé de bon appétit, tout en versant de grosses larmes, puis elle est repartie dans sa chambre, et on ne l'a plus revue jusqu'au dîner.

Quand Jocelyne est enfin morte, il y a eu un grand silence. Un grand silence et un grand soulagement.

Pauvre Jocelyne. Elle n'était pas très intelligente, pas très intéressante, pas très gentille. En vérité, elle ne manquera à personne ici.

Lettre d'Arlette à la Directrice, 6 octobre

Madame la Directrice,

Les mots me manquent pour exprimer mon instigation devant la journée que nous autres, débonnaires des Erables, avons passée hier. Certes, je conçois que la mort n'ait rien d'agréable pour qui que ce soit, et qu'elle soit aussi insubmersible qu'inévitable. Il

n'en reste pas moins que les consistances qui ont entouré le décès de Jocelyne sont en tout point déplorables, et relèvent entièrement de votre décidabilité.

Premièrement, comment se fait-il que vous n'ayez, dans cet immense établissement, aucune chambre rissolée, voire insonorisée, qui permettrait à de telles douleurs de s'opprimer sans infliger à toutes les autres pensionnaires, pour certaines très insinuées et très anxieuses, le terrible concert de hululements qui a plongé tout l'établissement dans la poisse, de 8h à 16h ? Deuxièmement, étions-nous, en tant que débonnaires, les seules à avoir constaté que la santé de Jocelyne se subodorait gravement depuis plusieurs jours ? Cette fin de vie n'aurait-elle pu être émancipée, et accompagnée dignement ? Vous étiez vous même présente au repas que nous avons ravagé le 27 octobre, il y a plus d'une semaine. N'avez-vous pas constaté par vos yeux que Jocelyne était dans la rapacité de s'alimenter ? Troisièmement, est-il opérable que le médecin ne soit arrivé que six heures après le début de cette agonie ? Si votre établissement est incapable de fournir une résistance médicale appropriée à celles d'entre nous qui en ont tristement besoin, ne faudrait-il pas revoir vos conditions contractuelles ? Peut-on sérieusement paysager de payer 3000 euros mensuels pour mourir dans ces conditions ? Pour vivre dans ces conditions ?

Enfin, je laisse un instant ma colère pour me faire le porte-parole de celles qui, évidemment, par leur état d'encombrement physique ou mental, ou par leur crainte de déplaire et d'encourir des fiançailles, ne pourront jamais se plaindre. Oui, je veux parler pour toutes ces vieilles décrépites, dont vous frictionnez allègrement le porte-monnaie, tout en méprisant leurs froids élémentaires. Je veux me faire leur porte-étendard - je n'ai jamais, dans ma vie, mené de combat syndical ou névrotique plus brûlant et plus honorable. Je veux parler pour Geneviève, Marguerite, Blandine, Gloria, et toutes les autres, les alitées, les vacataires, les alzeimers, les fantômes que vous enfermez dans des chambres roses, et que nous ne voyons jamais ni au réfectoire ni dans la salle immune, mais qu'on entend parfois gémir. Qui sera comptable de leurs souffrances, Madame la Directrice ? Qui, en dehors de nos synthétiques soignantes, se soucie seulement du bien-être de celles qui ne parlent plus ?

Je demande justice pour elles. Justice pour cette journée de tortue psychologique que votre manque de colonisation, de prévoyance et d'humanité, leur a infligée.

Dans l'attente, Madame la Rectrice, d'une amélioration très discrète des conditions de vie des débonnaires, et de la protection de leur sérénité mythologique aussi bien que de leur maturité physique, je vous prie d'agrèger l'expression de mes sentiments meringués.

Journal d'Alice, 8 octobre

Je dois prendre mon mal en patience, en attendant l'heure du petit déjeuner. Il commence à faire froid, dans cette pièce, mais j'ai mis mon petit châle, et j'ouvre mon journal. Je suis sûre qu'il constituera pour moi, dans mes heures solitaires, un compagnon précieux.

Que dire de ces deux premières semaines ? Il faut bien avouer que, comme pour toutes choses en ce bas monde, mon enthousiasme du début ne s'est pas entièrement maintenu à son niveau initial. Deux mortes en quelques jours, si près de moi, cela m'a donné à réfléchir. Mais j'en prends mon parti : il faut bien que des gens meurent, et tant que ce n'est pas moi, je ne dois pas en être trop affectée. L'essentiel est de s'accrocher. Il paraît que l'agonie de Jocelyne a été atroce - fort heureusement, mes appartements sont éloignés et, du reste, la surdité a ceci de bon qu'elle vous préserve des bruits désagréables.

En vérité, je suis beaucoup plus contrariée par l'impression grandissante que Madame la Directrice me mène en bateau au sujet de la connexion internet. J'avais pourtant bien spécifié qu'il s'agissait là d'une condition sine qua non, et voilà qu'elle invoque des arguties techniques, des problèmes auxquels il va sans dire que je ne comprends rien, et elle non plus d'ailleurs. Il y aurait des difficultés avec le fournisseur, ou le distributeur, ou le satellite, la fibre, le répartiteur, que sais-je encore ? Que voulez-vous répondre à cela ? L'idée m'est bien venue de me prendre moi-même au mot et de lui annoncer que je ne souhaitais finalement pas rester dans ces conditions, mais cette seule idée m'a rendue insomniaque pendant deux nuits. Comment lui annoncer cela de manière courtoise ? Et surtout, comment l'annoncer à la famille ? Que va-t-on penser de moi ? On va me prendre pour une vieille gâteuse, qui dit blanc un jour et noir le lendemain, et on va me fourrer peut-être dans un endroit bien pire, où je n'aurai plus du tout mon mot à dire. Ici, au moins, j'ai cette superbe vue sur la forêt, le piano, le château, et puis je commence à me lier d'amitié avec quelques unes de ces dames.

Au dîner, hier soir, j'ai longuement parlé avec Arlette et Monique. Je suis peut-être curieuse, mais je leur ai à nouveau demandé pourquoi elles se trouvaient ici, et non chez elles, car elles me paraissent à première vue tout à fait autonomes. Arlette a fini par me dire qu'elle avait eu un cancer du côlon, et qu'elle avait depuis plusieurs années un anus

artificiel. Ce terme « d'anus artificiel » m'a toujours toujours évoqué d'étranges plastiques s'épanouissant dans des régions que je préfère laisser inexplorées... Mais je crois qu'il s'agit seulement en réalité d'une poche sur le ventre. Elle m'a dit qu'elle avait sérieusement songé à se suicider lorsqu'on le lui avait annoncé. Et puis, elle a décidé qu'elle ne s'en occuperait pas, qu'elle ne le regarderait pas, ne le manipulerait pas, n'y toucherait pas, et le nierait de toute la force de sa volonté. Et c'est ainsi qu'elle a demandé à vivre aux Erables, qui se trouve assez près de sa famille, et où il y a des aides-soignants à disposition pour gérer ce genre de difficultés.

- Est-ce que vous avez réussi à l'oublier ? demandai-je.
- Ma foi oui, plutôt bien. Mais le prix à payer est très élevé.
- Trois mille euros par mois ?
- Oh, ça, c'est le prix matériel... Non, je parlais du prix métaphysique. La liberté.
- Vous ne vous plaisez pas ici ?
- La mère Chalon est une mercanti de la pire espèce. Mais j'ai mes habitudes... Et puis Monique prétend que je perds la boule.
- Vous ? Oh, mais c'est insensé, dis-je. Monique, vous la taquinez, n'est-ce pas ?

Monique suivait notre petite conversation avec un air un peu goguenard, que je soupçonne être son air habituel.

- Arlette va très bien, ma chère Alice. Elle va très bien tant qu'elle ne se pique pas d'écrire.

Arlette leva les yeux au ciel.

- C'est vraiment l'hôpital qui se fout de la charité, fit Arlette. Ce n'est pas moi qu'on a placée sous tutelle...
- Vous êtes sous tutelle ? demandai-je, incrédule, à Monique.
- Disons que j'ai fait quelques achats inconséquents...

Arlette ricana.

- Quelques achats inconséquents ! Non mais tu t'entends, Monique ? Tu as dépensé cent seize mille euros en une seule journée !
- Je suis sûre que vous exagérez, Arlette, dis-je, pour venir au secours de Monique.

A sa place, j'aurais été affreusement gênée. C'est qu'il m'est arrivé, à moi aussi, de confondre un peu les francs et les euros. De dépenser des sommes indécentes pour des bêtises... Heureusement, personne ne s'en est aperçu. Je mourrais de honte si cela se savait. Mais nous ne sommes pas toutes taillées sur le même modèle, ni dans la même étoffe, et Monique est partie d'un grand éclat de rire.

- Je revois... je revois...

Elle essayait de parler mais le rire l'étouffait - tonitruant, rabelaisien, et communicatif.

- Je revois la tête de mon fils ! finit-elle par articuler.

A ces mots, Arlette, qui riait aussi, reprit son sérieux, et me glissa à l'oreille :

« Elle ne l'a pas revu depuis. »

Monique ne s'aperçut pas de la messe basse, tant elle se débattait avec son hilarité. Tout le monde nous regardait, et Maryline nous fit les gros yeux.

- Du calme, Monique, vous savez comment ça se termine en général. Cela dégénère toujours.

Ces mots firent à Monique l'effet d'une douche froide. Elle retourna à son assiette de lentilles, et ne dit plus un mot. C'est une femme plus sensible qu'il n'y paraît, sous des dehors un peu vulgaires. Je suis sûre qu'elle gagne à être connue.

E-mail du 10/10 à 8h50

A : christine.Chalon@dir-leserables.com

Objet : Votre feuille de route « Santé Finances Plus »

De : kelly.lemercier@Performances.enmarche.fr

Chère Madame,

Comme convenu, suite à votre virement, je vous adresse mon rapport et votre feuille de route « Santé Finances Plus ». Tous les prévisionnels chiffrés se trouvent en annexe. Vous trouverez également, en annexe, un second prévisionnel ne prenant plus en compte la réglementation en vigueur : bien sûr, les éléments de ce second prévisionnel ne sont à considérer que dans le cas où la législation en vigueur changerait dans un avenir plus ou moins proche.

Avant de vous en souhaiter bonne réception et bonne lecture, je voulais vous dire combien j'avais été heureuse de travailler pour votre établissement. Une belle entreprise, avec un énorme potentiel, qui je suis sûre va voir son chiffre d'affaires repartir en quelques mois. Je vous invite, si vous êtes satisfaite de notre intervention, à renouveler votre démarche, éventuellement pour un forfait « Excellence », plus complet et plus pertinent, qui permet souvent d'améliorer encore la marge de progression de l'entreprise.

Bien cordialement,

Kelly Lemercier

Pièce Jointe

« Feuille_de_Route_Santé_Finances_Plus.pdf »

Postes budgétaires sur lesquels des économies sont réalisables sans contrevenir aux normes actuellement en vigueur :

Economies réalisables :	Elements de communication accompagnant leur mise en place :
1. Masse salariale	
Infirmiers : - cesser de les faire venir le week-end afin d'éviter les heures majorées.	- Mise en place d'une responsabilisation des aides-soignantes dans la perspective d'une progression de leur carrière
- Kinésithérapeutes - réduire le temps de la séance à 10 minutes par personne.	- De récentes études ont montré que le bénéfice de la séance était tout entier contenu dans les dix premières minutes
- Aide-Soignants : - réduire leur présence la nuit. Un seul aide-soignant suffit chaque nuit pour l'ensemble des pensionnaires. - réduire l'amplitude horaire - plutôt que d'employer trois titulaires, employer deux titulaires et un stagiaire renouvelable : licenciement d'un titulaire.	- Vous avez constaté que souvent la présence de nuit n'était pas utile et que les deux personnes faisaient double-emploi. - Réduire l'amplitude horaire permet aux aides-soignants de se consacrer davantage à leur propre famille - Les décès récents ont conduit à réduire la voilure; le taux d'encadrement est devenu trop important.
Techniciens de surface : procéder à un licenciement économique Jardiniers : procéder à un licenciement économique Personnels de cuisine : procéder à deux licenciements économiques.	- Devant la baisse du chiffre d'affaires, il a fallu faire des choix, et vous avez choisi de donner la priorité aux soignants.
Intervenants extérieurs : résilier tous les contrats des intervenants qualifiés.	- Les personnes que vous aviez engagées se sont engagées ailleurs et ne sont plus disponibles.
2. Frais de fonctionnement	
Electricité : avancer le couvre-feu à 18h45	- les heures de sommeil avant minuit sont plus réparatrices
Chauffage : réduire de 1° la température générale	- les bactéries se développent moins dans un milieu plus frais; une température plus fraîche est vivifiante
Restauration : - réduire la portion de viande à 40 g par personne - supprimer les ingrédients suivants : boeuf, poulet, poisson, chocolat, beurre, fruits frais, pain frais - réduire la portion de confiture sur le goûter	- il faut faire un effort pour manger moins de viande en raison du réchauffement climatique - l'excès de protéines est très mauvais pour le foie - le sucre est addictif et mauvais pour la santé

Médicaments - Pour tous les médicaments dits de confort, diviser la dose par deux et donner un placebo à la place	- A destination des soignants : des études ont montré que pour les médicaments de confort, l'effet placebo constituait l'essentiel de l'efficacité thérapeutique.
Equipements sanitaires : - Réduire le nombre de couches à 2 par jour	- Les nouvelles couches sont beaucoup plus efficaces et permettent de gagner un temps précieux
Matériel récréatif : pas de nouvel investissement dans les trois ans à venir	pas de communication particulière sur ce sujet

Dans un souci pédagogique, afin que tout le monde adhère à cette feuille de route, voici quelques idées d'améliorations non-onéreuses.

Exemples de mesures-écrans² à faible coût :

- Confier à des pensionnaires qui en sont capables des groupes d'activités pour suppléer le départ des intervenants extérieurs (théâtre, loto, chant, dessin, cuisine...)
- Créer des rituels agréables : des moments de musique quotidiens, des « minutes du câlin » quotidiennes, diffusion hebdomadaire de films anciens libres de droits.
- Laisser libre accès à la piscine pour les pensionnaires qui en sont capables, avec surveillance d'un technicien affecté au nettoyage de cette surface, pendant une heure donnée.
- Adopter un chat ou deux, et laisser les pensionnaires qui le souhaitent s'en occuper.
- Ecrire aux écoles de la commune afin d'organiser des rencontres avec les enfants

Lettre de Monique à son fils, datée du 15 octobre

Mon cher fils,

Je ne sais pas si tu te rappelleras, si quelqu'un se rappellera, que j'ai été belle. Oh, pas belle comme les actrices de cinéma, non, mais belle quand même, comme beaucoup de jeunes femmes. Moi je m'en souviens, et je me souviens aussi très bien de ce qui s'est passé dans ma tête quand j'ai réalisé que je ne l'étais plus. Que n'importe quel petit

² La mise en place concomitante de mesures de restriction budgétaire et d'autres mesures dites « écran » est une technique de communication très efficace, éprouvée par de nombreux gouvernements et de nombreuses équipes de direction. Il s'agit d'une stratégie de diversion et de compensation - les usagers ont le sentiment de retrouver d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre, et cela permet de diminuer d'environ 40% le nombre de protestations.

laideron de vingt ans était plus appétissant que moi. Que je n'étais plus susceptible d'inspirer une passion.

Tu sais, cela crée quelque chose, cette conscience d'être susceptible d'inspirer une passion. Quand on rencontre quelqu'un, même si tout se passe conformément aux conventions les plus strictes, il y a un arrière-fond de tragédie. On vit avec le sentiment d'une chute possible - la passion est une chose qui fait tout voler en éclats, le mariage, les enfants, l'identité, la paix sociale. Chaque rencontre est une remise en jeu de tout cela. Chaque regard d'homme est un mystère, dont la profondeur nous échappe. Les femmes, tant qu'elles sont belles, vivent sur la corde raide. Les jeunes filles - en tout cas celles qui n'ont pas eu le malheur d'être abusées enfants - ne se rendent pas compte de tout cela. Elles sont légères, et je crie haut et fort leur droit de l'être - leur droit d'ignorer les précipices qui bordent les chemins où elles caracolent en riant. D'ailleurs leur inconséquence les préserve, le plus souvent. Pas toujours des brutalités, hélas, mais souvent des passions. Il faut de la gravité pour se lancer dans une passion. Il faut de la lucidité, il faut aimer le sacrifice, l'éternité, et, d'une certaine manière, la mort. Et, étrangement, c'est cette gravité qui attire les hommes. C'est pourquoi une femme de trente ans, qui a déjà éprouvé le pouvoir terrifiant de l'amour, ne peut pas se permettre de prendre la vie à la légère. Elle sait que rien n'est innocent, que la passion peut venir vous détruire par n'importe où. Qu'elle peut surgir chez le mari de la meilleure amie, le beau-frère, le beau-père respectable, le collègue, le vieillard, l'enfant. Elle a conscience qu'elle n'est autorisée nulle part à donner la pleine mesure de sa sensualité, de sa beauté, de son rire, de son intelligence, de sa soif de sensations, sans appeler le malheur sur sa tête. La femme lucide est toujours fatale.

Alors forcément, quand on se réveille un matin et que ce pouvoir maudit a disparu, on éprouve un drôle de mélange de sentiments. La société nous dicte, comme d'habitude, ce que nous devrions ressentir : nous devrions être inconsolables de la perte de notre beauté, comme si nous perdions tout à coup toute raison d'être. Nous devrions avoir du mal à franchir ce cap. Nous devrions nous lamenter parmi les vapeurs de la ménopause avant de trouver le courage de tourner la page. Mais moi, mon petit Stéphane, ce n'est pas du tout ce que j'ai ressenti. Dans tous les deuils, il y a une part de liberté recouvrée - c'est là l'une des leçons les plus difficiles, et les plus hautes, que j'ai tirées de l'existence. Et faire le deuil de la beauté ne fait pas exception à la règle. Oui, c'est une forme de libération que cette perte sèche. On est libre soudain d'être maternelle avec les jeunes gens, et fraternelle avec les hommes, libre de demander son chemin à n'importe qui, libre d'inviter à dîner n'importe qui. Délivrée de ces sous-entendus omniprésents, de ces

doubles-fonds, de ces arrière-pensées. On goûte enfin à nouveau à une forme de légèreté, de simplicité, dans les rapports humains.

C'est pour ça que j'ai eu deux carrières, mon fils. Tu me l'as assez reproché. La carrière de tragédienne, et la carrière de comique. Et, si tu veux savoir, je m'amuse beaucoup plus depuis que je ne suis plus obligée de faire attention à l'effet que je produis sur les gens. Je m'amuse - c'est pour cela que je porte les cheveux rouges et des grosses lunettes colorées. J'adore être une vieille toquée.

E-mail du 16/10 à 10h04

A : Commissariat de Police Judiciaire de Moux-en-Morvan

Objet : mort suspecte aux Erables

De : christine.Chalon@dir-leserables.com

Monsieur, Madame,

Pour faire suite à mon appel téléphonique de ce matin, je vous envoie par écrit les informations relatives au décès brutal de Madame Geneviève Gautherot, découverte ce jour, vendredi 16 octobre, par Madame Maryline Chaumet, aide-soignante, lors de sa tournée du matin, aux alentours de 7h45. Le certificat de décès ci-joint indique comme cause probable du décès : « strangulation », rapport aux marques de doigts violacés fortement imprimés sur le cou de la victime, et à l'air général de suffocation sur le cadavre.

Madame Geneviève Gautherot était âgée de 98 ans, n'avait pas d'ennemis connus, et n'avait reçu aucune menace ces derniers jours. Elle menait une vie tout à fait tranquille, et pour tout dire assez végétative, dans l'établissement, où elle était pensionnaire depuis près de vingt ans. Très proche de sa soeur Marguerite Gautherot, également pensionnaire dans notre établissement, Geneviève ne parlait presque plus depuis plusieurs années.

Je vous envoie comme convenu la liste des pensionnaires ainsi que celle des employés. A notre connaissance, personne ne peut être soupçonné de la moindre violence, et nous nous en remettons à votre compétence afin de faire le jour sur cette triste affaire.

En espérant recevoir au plus vite l'officier chargé de l'enquête, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

Christine Chalon

Journal d'Alice L., 16 octobre

Mon Dieu, on dirait que les choses se corsent... Oserais-je l'avouer, ici, dans le secret de mon journal ? Je n'en suis pas mécontente. Cela met un peu de piquant. Un meurtre, voyez-vous, ce n'est pas du tout comme le décès sans relief de cette pauvre Zouleïka, ou celui, sinistre et sordide, de cette malheureuse Jocelyne... Ce n'est pas seulement une petite vieille qui disparaît, c'est une histoire qui commence, une énigme à résoudre. Et je m'en rends compte à présent, je ne pourrais pas vivre sans histoires... Celle-ci a de quoi m'occuper un bon moment : laissez-moi remettre tout en ordre depuis le début. Geneviève, comme je l'ai déjà mentionné dans ce journal, était extrêmement âgée, presque centenaire. Tout le monde semble tenir pour acquis qu'elle n'était plus vraiment consciente, mais moi, j'ai l'oeil, et surtout, j'ai du flair, et je mettrai ma main au feu qu'elle se taisait pour une bonne raison. Cette dame avait de l'intelligence qui pétillait au fond du regard - quand elle m'a accueillie, lors de mon arrivée, je suis certaine qu'elle souhaitait me dire quelque chose. Voulait-elle appeler à l'aide, ou simplement m'avertir ? Elle me fixait avec cette drôle d'intensité, et bien que tout le monde autour ait fait comme si de rien n'était, j'ai bien senti au fond de moi qu'il y avait quelque chose à creuser, là, dans cette profondeur muette. J'ai été bien sotté de ne pas écouter mon instinct - peut-être aurais-je dû aller la solliciter, lui tendre un papier pour qu'elle écrive, ou approcher mon oreille de sa bouche pour qu'elle puisse y glisser son secret. Car j'en suis sûre, Geneviève avait un secret. Et elle a été assassinée - oui, assassinée - à cause de ce secret, c'est évident. Mais il est aujourd'hui trop tard.

Nous étions attablées pour le petit déjeuner, avec Marie-Jo, Arlette et Monique, lorsque Madame la Directrice a fait son entrée. Ce n'était que la troisième fois, mais cette

fois j'ai eu le même réflexe que les anciennes : j'ai tout de suite balayé la salle du regard pour regarder qui il manquait. Et j'ai été la première à murmurer : « Geneviève ».

- Bon sang, la grenouille a raison, dit Monique. (Il faudra d'ailleurs que je lui demande d'où vient ce surnom affectueux, mais un peu étrange, dont elle use pour parler de moi).

Marguerite était là, pratiquement décomposée, bien qu'elle fût tout de même légèrement plus vivante que sa soeur. Je n'imagine pas le choc terrible que cela a dû représenter pour elle, après un compagnonnage de près d'un siècle - je la regardai un instant, toute ratatinée, comme si la mort de sa soeur l'avait fait rétrécir d'une vingtaine de centimètres. Puis je détournai les yeux.

- Mes bien chères amies, dit Madame la Directrice, j'ai l'immense douleur de vous annoncer le départ de Geneviève, qui nous a quittées ce matin.

Je ne sais pas pourquoi, mais il m'a semblé bizarre que la Directrice soit si affirmative sur l'horaire du décès. Pourquoi n'avait-elle pas dit « cette nuit ? » C'est à ce moment là que je commençai à croire qu'elle en savait beaucoup plus qu'elle ne voulait bien le dire.

- Sa mort inattendue m'oblige à demander à la police de venir faire une enquête de routine. Ne vous affolez pas, mesdames, cela n'est rien d'autre que ce que je viens de vous dire : une enquête de routine, comme on en fait tous les jours suite à des décès non prévus.

- Non prévus, non prévus... elle avait quand même 98 ans... remarqua Monique.

- Il y a quelque chose qui cloche, dit Arlette.

- Je suis parfaitement d'accord avec vous, dis-je.

Et, tandis que Madame la Directrice continuait à parler, devant Maryline qui était visiblement en état de choc, j'ai prétexté un besoin urgent d'aller aux toilettes et je me suis faufilée dehors. Mon Dieu, quel frisson délicieux ! Je me sentais comme Miss Marple. Je me rendis d'abord véritablement aux toilettes, pour endormir les soupçons, et puis aussi parce qu'il ne faut jamais perdre une occasion de vider sa vessie. En sortant, quand j'ai vu que personne ne me surveillait, et que le petit discours continuait bon train dans le réfectoire, je pris la tangente et je me hasardai dans les couloirs, dans l'espoir de trouver la porte de Geneviève.

C'est étrange, comme ces couloirs se ressemblent tous. J'avoue que le sens de l'orientation n'a jamais été mon fort, et il faut ajouter à ma décharge que je ne vais jamais dans cette partie des Erables, étant logée à l'extérieur du bâtiment principal. Je n'en connais finalement que les parties communes. Ces couloirs blancs, ces portes numérotées entrouvertes, derrière lesquelles on devine des douleurs silencieuses, des

ombres souffrantes, des râles étouffés. J'ai ouvert une bonne dizaine de chambres avant de tomber sur la bonne - certaines étaient vides. Dans l'une d'elles, je suis sûre d'avoir vu une femme qui rampait à terre en gémissant. Dans une autre, une vieille dame échevelée jouait avec une matière puante qui ne pouvait être que fécale. Dans une troisième, une femme encore jeune était sanglée à son lit, et elle me fixait de ses yeux hagards, dont roulaient de grosses larmes. Mon Dieu - cette odyssee me fit comprendre, mieux que tous les discours d'Arlette, dans quel infernal hospice je me trouvais. L'horreur avait déjà touché mon coeur de sa main glacée, et elle resserra encore son étreinte quand je découvris, presque à bout de nerfs, la chambre de Geneviève.

La pauvre était là - probablement telle qu'on l'avait trouvée - sans personne pour la veiller. Les marques du crime fleurissaient à son cou comme un étrange collier - Geneviève étranglée, exorbitée, langue pendante, m'exhortait de ses yeux morts. C'était la même impression que la première fois que je l'avais vue - la certitude que ces yeux recelaient une volonté farouche de témoigner, et appelaient à l'aide, malgré le mutisme dont souffrait la bouche. Et dans la mort elle-même, Geneviève continuait à supplier de la même façon : son silence était plus profond, son immobilité plus rigide et plus froide, mais ses yeux criaient et roulaient pour l'éternité pour dénoncer le crime dont elle était victime.

Seigneur. Je ne suis pas superstitieuse, mais se pourrait-il qu'une pauvre âme ainsi arrachée continuer d'envoyer son message, même après sa mise en bière ? Le regard fantôme de Geneviève me poursuit depuis ce matin - j'ai l'impression de le voir dans les vitres et dans les miroirs, et même sur les écrans de télévision... Et je me demande combien de temps cela va continuer.

Il ne me fallut pas trop longtemps, heureusement, pour reprendre mes esprits. La morte faisait un peu peur, mais je n'aurais pas de meilleure occasion de farfouiller, et je m'attelai à la tâche en me faisant une visière de mes doigts pour me protéger de la vision macabre. Il me devint vite évident que Geneviève et Marguerite partageaient la même chambre, et que la soeur devait avoir assisté au meurtre. Assisté ou... commis. Après tout, n'est-il pas envisageable que ce soit elle, justement, la coupable ? On voit souvent de ces aidants excédés, qui, Dieu ait pitié de leurs âmes, cèdent à la violence envers leurs proches diminués. Quelle sombre pulsion a pu animer Marguerite, aux petites lueurs du jour, pour qu'elle s'approche de sa soeur et lui administre ce terrible viatique ? Quand je repense à cet étrange rétrécissement dont elle paraissait être victime ce matin, je me dis que ce n'est pas le chagrin, mais la honte, qui l'a peut-être provoqué.

Tandis que ces idées fusaient dans mon cerveau à une vitesse ahurissante, et que je me sentais tout excitée, je crus mourir de frayeur lorsque je vis se dresser devant moi la silhouette de Marie-Jo, que je n'avais pas entendue entrer. C'est fou ce qu'elle peut être silencieuse, cette femme... une vraie démarche de chat !

- Alice, que faites-vous ici ?
- Marie-Jo, vous m'avez fait peur ! J'ai cru que c'était le meurtrier qui revenait achever son oeuvre... Regardez !

Marie-Jo, qui était venue justement pour ça, jeta un oeil horrifié sur le cadavre, et se signa trois fois. Puis elle s'approche de Geneviève, et écarta légèrement les plis du cou, ridé comme celui d'une tortue, pour mieux voir les marques de strangulation.

- Vous ne trouvez pas que ces doigts ont une drôle de forme, Alice ?

Je n'avais pas envie de regarder, mais il me semblait ridicule de me dérober, maintenant que j'étais plongée dans l'action, et je regardai consciencieusement, à travers mes doigts écartés, car je ne parvenais pas à me résoudre à retirer tout bonnement ma main posée en visière.

- Peut-être, dis-je. La forme est bien pointue.
- Exactement, dit Marie-Jo d'un ton lugubre. Les marques sont pointues. Comme s'il y avait des griffes.

Ce qu'elle disait m'étonna tellement que je retirai finalement ma visière.

- Mais non voyons, elle n'a pas de griffure, il n'y a pas même une égratignure.
- Je vous parle de la forme des doigts. On ne dirait pas des doigts humains, vous êtes d'accord ?

Je trouvais qu'elle allait un peu vite en besogne, et qu'elle se laissait aller à de sottes superstitions.

- Eh bien, à vrai dire, je ne vois pas ce qui vous fait dire ça, Marie-Jo. Nous ne sommes pas expertes en marques de strangulation, et il me paraît tout à fait possible que des doigts humains impriment cette forme.

Marie-Jo ne s'offusqua pas, mais, tout en bougeant les lèvres comme si elle récitait machinalement une prière, elle posa ses doigts devant les marques violacées, comme pour les comparer aux empreintes.

- Vous voyez Alice, moi j'ai des grandes mains, je fais du 9. Et ces marques sont beaucoup plus grandes.
- C'est peut-être un homme, suggérai-je, tout en me demandant si Marguerite, par hasard, n'avait pas de grandes mains.
- Ou bien ce n'est pas un homme, justement, dit Marie-Jo, dubitative et rêveuse.

Elle sortit un gros cierge de sa poche et entreprit de l'allumer sur la table de chevet.

- Mais que faites-vous ?
- Vous n'avez vraiment aucun respect pour les morts, dans ce pays.
- Vous ne pensez pas qu'on va vous gronder ?
- Je n'ai de comptes à rendre qu'à Dieu.

Cette phrase, prononcée solennellement, avec cette morte exorbitée derrière, avait, il faut le dire, beaucoup de panache. Je hochai la tête sans insister et je continuai à fouiller, tandis que Marie-Jo s'activait à un rituel qui impliquait un crucifix, de l'eau, une poudre que je n'identifiai pas, et des psalmodies muettes.

Je ne savais pas exactement ce que je cherchais - un journal intime de Marguerite, un paquet de lettres d'amour jaunies enroulées d'une mèche de cheveux, une paire de gants du 11... N'importe quoi aurait fait mon affaire, pourvu que cela indiquât que je me trouvais dans la bonne direction.

Malheureusement, Katia arriva sur ces entrefaites, et nous passa un savon à toutes les deux. Elle cria surtout contre Marie-Jo, qui avait touché le corps et dérangé la « scène de crime », comme elle l'appelait.

« Madame la Directrice sera furieuse, répéta-t-elle plusieurs fois. Vous ne devez répéter à personne ce que vous avez vu. Promettez-le moi. »

Marie-Jo refusa catégoriquement de promettre, avec un air de défi. Quant à moi, je jurai sur tout ce que j'avais de plus sacré, mais en croisant les doigts derrière le dos. A la fin, excédée de ce qu'elle appelait nos « gamineries », elle nous congédia, et claqua la porte derrière nous.

En sortant, je ressentis une solidarité très forte envers Marie-Jo, qui avait fait front avec moi contre l'opresseur, et je lui pris le bras dans un grand élan de fraternité.

« Nous savons ce que nous avons vu », lui dis-je, volontairement vague.

Elle me sourit.

« Vous avez été magnifique, ajoutai-je, comme si nous sortions de scène. J'ai adoré votre : « je n'ai de comptes à rendre qu'à Dieu. »

Elle me regarda un instant, étonnée, comme si je disais une chose vraiment étrange, puis elle disparut dans sa chambre, de sa démarche furtive. Et moi, je me suis dépêchée de revenir dans la mienne pour tout consigner par écrit...

Ce qui m'embête un peu, c'est que j'ai laissé le petit déjeuner en plein milieu, et que j'ai encore faim.

J'ai longuement hésité à faire cette chronique. Pour ne pas divulguer des éléments de l'enquête, ou je ne sais quoi. Et puis je me suis dit : Inchallah. La vérité peut sortir de toutes les bouches. La mienne n'est pas plus indigne qu'une autre. Et peut-être qu'écrire m'aidera à retrouver le sommeil.

Eh oui mes amis, je sais que vous vous demandez à présent qui a pu passer l'arme à gauche. Pour ça, le suspense ne sera pas trop long : il s'agit de Geneviève, la toute vieille, qui trainait sa vie comme on traine une vieille robe usée, dont le tissu se déchire. La première fois que j'ai rencontré Marguerite et Geneviève, c'était le jour de mon arrivée aux Erables. Je me souviendrai toujours des deux soeurs, en train de prendre leur goûter comme des petites filles modèles. Geneviève avait encore sa tête, à l'époque, et il n'était pas rare qu'elles se chamaillent, avec Marguerite. Elles étaient en train de parler de leurs parents - qu'elles devaient pourtant avoir depuis longtemps devancés en âge. Je me rappelle que Geneviève avait dit d'un air un peu perfide, en trempant sa tartine dans son thé : « De toutes façons, Papa me préférait éhontément ». Marguerite, piquée, avait posé sa cuillère, pris une profonde inspiration, et avait dit d'un air faussement détaché : « S'il te plaît de le croire, Geneviève, aucun problème. » Je m'en souviens comme si c'était hier; Geneviève devait avoir 93 ans à l'époque.

Elle en aurait eu 100 dans deux ans. C'est idiot, quand on y pense - les vieilles ont toutes plus ou moins cet objectif en tête, comme si atteindre cent ans était une fin en soi, un accomplissement spécial. Quand on est jeune, on veut faire un beau mariage, avoir la plus belle robe blanche. Quand on est vieille, on veut atteindre cent ans. Ça fait partie du package. Et quand on meurt juste avant, les gens se disent toujours : « Ah, c'est dommage, si près du but... »

Bref. Je trouve ça un peu violent, quand le seul but qui reste dans la vie est d'atteindre les 100 ans, de finir sauvagement étranglée . Et c'est bien ce qui est arrivé - quelqu'un est entré dans sa chambre, et l'a étranglée dans son lit. Une pauvre vieille qui ne parlait plus, qui ne criait plus, qui ne se défendait plus depuis des lustres contre les sournoiseries et les chienneries de la vie. Une pauvre vieille qui acceptait son sort. Un assassin a décidé de lui faire jouer le rôle de la victime - et c'est là que je perds le sommeil et l'appétit. Parce que celui ou celle qui lui a fait ça court toujours dans la nature, ou dans l'établissement. Et parce que j'ai ma petite idée sur qui ça peut être, ce sheitan.

En vérité, ce meurtre - il faut bien appeler un chat un chat - n'est que le dernier maillon d'une chaîne de cruautés sur laquelle nous fermons tous les yeux depuis des mois. Je ne pense pas à Geneviève en particulier, non. Mais à un ensemble de chose un peu diffus. Les petites vieilles se plaignent plus qu'avant, elles tombent, elles perdent leurs affaires, elles entendent des bruits effrayants la nuit. Marie-Jo en est même venue à penser qu'il y avait un démon aux Erables, et il paraît qu'elle tanne l'aumônier pour faire un exorcisme. Elle a même été jusqu'à examiner le corps de Geneviève pour prouver que son agresseur n'était pas humain...

Et si c'était Cyril, le sheitan ? Je l'ai souvent soupçonné, sans approfondir le soupçon, de faire des blagues. De murmurer à la porte de Marie-Jo ou de cacher des objets personnels de Gloria, par exemple. Mais j'ai toujours pensé que, si c'était vrai, c'était pour rire - les vieilles sont marrantes, desfois, crédules comme les enfants. Je comprends qu'on ait envie de les taquiner un peu, même si je sais bien que ce n'est pas très déontologique. Elles sont si faciles à berner. Et puis elles demandent tellement de soins, c'est une façon d'équilibrer la balance. Enfin, c'est ce que je me disais. Mais là on ne parle plus de petit sadisme pour rire. On parle de meurtre... Et je me demandais : où est la limite ? Si on commence dans cette direction, pourquoi on s'arrêterait ? Si on prend du plaisir à faire souffrir, ne serait-ce qu'un petit peu, les personnes les plus fragiles, pourquoi on n'essaierait pas un jour de les faire souffrir pour de bon ?

Cyril est charismatique. Etre de garde avec lui, c'est beaucoup plus agréable que d'être de garde avec Maryline. On ne s'ennuie jamais avec lui; il a mille idées à la minute, de la fantaisie, de l'audace. Une fois, un dimanche, on a déjeuné dans le bureau de Chalon. Il a mis les pieds sur son bureau et il m'a déguisée avec les foulards, les chaussures et le vieil imper qu'elle laisse toujours au bureau. Il aime bien transgresser, Cyril. Il aime bien jouer avec les règles. Je l'ai déjà pris en train de piquer des trucs à la cuisine pour ramener chez lui. Je l'ai déjà vu se baigner dans la piscine pendant les heures de travail. Est-ce que cela suffit pour tuer quelqu'un ?

Est-ce qu'un individu comme lui, pris d'un sentiment d'impunité et de toute-puissance, peut étrangler Geneviève ?

C'est ça, la question qui m'empêche de dormir.

Lettre de Monique à son fils, datée du 19 octobre

Mon cher Stéphane,

Je reviens de la piscine - cela faisait un moment que l'idée me taraudait, et comme Chalon a annoncé que l'accès nous était désormais autorisé, je ne me suis pas fait prier. Il y a une chose très bizarre, avec la vieillesse : c'est son intermittence. Je jure que pendant que je nageais, j'ai laissé ma vieillesse sur le bord - jetée là comme un déguisement inconfortable. Presque nue, en contact avec l'eau qui me portait, je suis redevenue jeune, l'espace de quelques miraculeux instants. C'est une chose intéressante, dont il faudrait prévenir les jeunes gens. On n'est pas vieux tout le temps - et d'ailleurs, au début, on n'est pas vieux très souvent. A quarante ans, on n'est vieille qu'à partir d'une certaine heure de la journée, quand la fatigue vous fait prendre 10 ans. A soixante, on est encore jeune à de nombreuses occasions - quand on mange un fruit frais, quand on s'étire le matin, quand on fait l'amour. A mon âge, il arrive encore que je sois jeune - c'est-à-dire, que mon corps me comble d'une joie simple. Souvent la nuit, pendant mes rêves - dont certains sont si affreusement érotiques que je ne te les raconterai pas ! ou bien en écoutant certaines musiques. Et, comme je viens de le constater, dans l'eau...

Mais je n'ai pas le temps de philosopher, aujourd'hui, car il faut que je te raconte quelque chose... Je t'ai parlé de la nouvelle, Alice, que j'ai surnommée la grenouille. Eh bien, cette grenouille n'a pas fini de me faire parler, crois-moi. Sous ses airs de sainte-n'y-touche, c'est une vraie vipère - elle commence d'ailleurs à remonter dans mon estime. Du batracien au reptile, il y a comme qui dirait de l'avancement.

Depuis l'arrivée de la grenouille, il y a eu une surmortalité considérable et légèrement inquiétante... En à peine un mois, cette grenouille porte-poisse a déjà enterré trois pensionnaires. La dernière en date, excuse-moi du peu, a même été étranglée. Et voilà que notre Alice s'est mis dans la tête que c'était la soeur de l'étranglée, Marguerite, qui avait fait le coup. On a eu beau lui dire, avec Arlette, que cette explication nous paraissait fantaisiste, pour ne pas dire aberrante, elle n'en démord pas : « On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est elle. Le meurtrier est le plus souvent un membre de la famille, c'est connu. » Et voilà qu'avec des airs finauds, la grenouille entreprend d'enrouler cette pauvre Marguerite de discours mielleux et de questions perfides. « Oh, Marguerite, j'ose à peine imaginer votre douleur... comme ce doit être affreux de perdre sa soeur dont on ne s'est jamais séparée... » Marguerite est écrasée de chagrin - à mon avis, elle ne passera pas l'hiver. On voit bien, la pauvre vieille, que son ressort est cassé. J'ai appris qu'elle n'avait que trois ans de moins que Geneviève - l'étranglée - ce qui lui fait quand même

95. Imaginer qu'elle ait eu seulement la force de serrer le cou de sa soeur, cela paraît insensé. Mais Alice trouve son idée originale, imparable, frappée au coin du génie. « Et qui d'autre ? » répète-t-elle sans cesse, très fière. Et en effet, cela nous a cloué le bec pendant un bon moment.

Ce midi, au déjeuner, elle s'est assise exprès à côté de sa victime. Marguerite n'avait pas très faim, et ses yeux liquides ne devaient pas y voir grand chose.

« Cela a dû être très difficile, de vous occuper de votre soeur diminuée, pendant toutes ces années », susurra la grenouille.

« Je n'y pensais pas », répondit Marguerite, un peu à côté.

« A quoi est-ce que vous ne pensiez pas ? »

« A la difficulté. »

« Mais cette difficulté devait bien vous submerger, par moments, Marguerite. Vous deviez en avoir assez de lui donner à manger à la cuillère et de brosser ses longs cheveux. Quelque part, n'êtes-vous pas soulagée que ce poids vous soit ôté ? »

A ces mots, Marguerite redoubla de sanglots, et la grenouille nous regarda d'un air entendu.

« C'est typique », dit-elle, sans même baisser la voix. « Ce sont des larmes de culpabilité. »

« Vous êtes drôle, lui dis-je. Vous savez qu'on pourrait tout aussi bien prétendre que c'est vous la coupable. »

La grenouille éclata d'un rire argentin de femme du monde.

« Moi ? C'est ridicule ! Quel mobile me prêteriez-vous ? »

« Il suffit de voir à qui profite le crime, improvisai-je. Et, franchement, si Marguerite paraît avoir rapetissé de vingt centimètres, vous, ma chère Alice, vous semblez rajeunie d'au moins dix ans. Ce meurtre vous émoustille. »

La grenouille gloussa un peu.

« Cela ne fait pas de moi une meurtrière, voyons ! »

« Et pourquoi pas ? Peut-être que vous avez aussi réglé leur compte à Zouleïka et à Jocelyne ! Depuis que vous êtes là, nous tombons comme des mouches ! »

Arlette me donna un coup de pied sous la table - doublé de façon tout à fait superfétatoire d'un coup de coude dans les côtes. Alice prit un air pincé et se mit à boudier pendant toute la fin du repas - mais je ne regrette pas de l'avoir fait taire, car la pauvre Marguerite a pu, au moins, se livrer tranquillement à son activité lacrymale.

Arlette m'a grondée, pendant l'atelier d'art-thérapie. « Il faut toujours que vous provoquiez les gens, Monique ! On dirait que vous y prenez un malin plaisir. »

« Alice raconte des sottises, son histoire de Marguerite étrangleuse ne tient pas la route ! » m'écriai-je.

Arlette me regarda de ses yeux pétillants - et je n'ai pas réussi, sur le moment, à savoir si elle se moquait de moi ou non.

« Et qui d'autre, Monique ? Qui d'autre ? »

« Mais je ne sais pas, moi, un forcené quelconque s'étant frayé un chemin jusqu'aux Erables- je vous signale que vous êtes la première, Arlette, à vous plaindre de l'inexistence d'une véritable sécurisation du bâtiment. »

« C'est vrai, c'est scandaleux. N'importe qui peut entrer de jour comme de nuit. N'empêche. Vous aimez provoquer. »

Maintenant que je suis seule, en train de t'écrire, je réfléchis à ses paroles. Est-ce vrai, ce qu'elle dit ? Que j'aime provoquer les gens ? Sans doute un peu, puisque c'est précisément l'une des choses que tu m'as reprochées.

C'est comme si une tempête grossissait en moi, quand je vois les gens tout gonflés d'auto-satisfaction et de certitudes. Ils sont là, à pérorer, confits de bons sentiments la plupart du temps, ou parfois d'une couche poisseuse d'égoïsme et de morale traditionnelle... Et quelque chose en moi se cabre, se révolte, et rue dans les brancards. Les flèches sortent de ma bouche sans que j'y réfléchisse - les aveux, les insultes, les vérités qui ne sont pas bonnes à dire - je fais flèche de tout bois, comme dirait l'autre, tout ce qui me passe par la tête et qui peut être utile à piquer le ballon de baudruche qu'il y a en face de moi. Ce n'est pas par hasard si je l'ai appelée « la grenouille ». Elle est comme la grenouille de la fable, elle se hausse du col et se gonfle, et elle est si agaçante qu'on a envie de la voir éclater.

Me pardonneras-tu, Stéphane, d'avoir fait la même chose avec toi ?

Tu étais si plein de certitudes, toi aussi - tu croyais connaître ta mère par coeur, quand ton père est mort; tu avais décidé une fois pour toutes qui j'étais, ou qui je devais être. Tu me faisais rentrer dans des cases qui n'étaient pas les miennes, avec ta condescendance de mâle dominant, ton assurance de fils unique. Tu étais tout gonflé, toi aussi. Et les flèches se sont mises à sortir de ma bouche. Je t'ai lancé dessus toutes ces vérités que j'aurais dû garder muettes. La débâcle de ce couple parental, dans le mythe duquel tu avais grandi. Les écarts de ton père, et les miens. Ma sexualité. Mes histoires avec des femmes. Ma décision de tout assumer.

Et je t'ai vu te dégonfler, ma pauvre baudruche. J'aurais dû avoir pitié de mon enfant. J'aurais dû préserver tes illusions comme des fleurs rares et délicates. J'aurais dû porter sur tes folles assurances un regard attendri. Mais je n'ai pas pu. Je me suis cabrée. Je t'ai

percé le coeur de mille aiguilles, et tout ton amour pour moi s'est écoulé par les blessures.

Pas un seul jour, mon fils, ne passe sans que je le regrette.

Rapport de la séance du 21 octobre, rédigé par Madame Aurélie Chen, Psychologue aux Erables.

Ce groupe de parole a été initié par Madame la Directrice, après la découverte du meurtre de Mme Geneviève Gautherot, ou plus exactement après que les pensionnaires, renseignées par deux des leurs qui s'étaient montrées curieuses et indiscrètes, ont divulgué imprudemment les circonstances dramatiques de ce décès. Madame Chalon et moi-même craignons un choc psychologique important chez les pensionnaires, et une aggravation de leur angoisse, de leurs insomnies et même de leurs maux physiques. C'est pourquoi nous avons décidé de regrouper les pensionnaires les plus actives mentalement, afin de les entendre et d'évaluer leur degré d'anxiété et la réponse éventuelle à y apporter. Ces pensionnaires étaient : Madame Arlette Tourneur, Madame Gloria Meunière, Madame Alice Lancegard, Madame Monique Pruss, Madame Marie-Joséph Angélique, Madame Blandine Combes et Madame Marguerite Gautherot, la soeur de la défunte. Ce groupe de parole a été mis en place ce 21 octobre à 10h45, et animé par moi-même.

Un premier tour de table a révélé d'abord les préoccupations majeures de chacune : la sécurité des pensionnaires est un thème récurrent. Certaines pensionnaires expriment directement de la peur. Marguerite Gautherot, dès le tour de table, souhaite faire une minute de silence en hommage à Geneviève, que les autres ont du mal à respecter, arguant du fait qu'il s'agit « d'un groupe de parole et non d'un groupe de silence ».

La première à prendre la parole longuement, après le tour de table, est Arlette Tourneur, une personnalité forte, de meneuse, dont le cerveau fonctionne encore très bien malgré des signes ponctuels d'aphasie, essentiellement à l'écrit. Arlette parle haut et clair, elle dispose d'une grande capacité d'entraînement sur le groupe et s'exprime souvent en premier et en dernier. Son avis est généralement dominant. Arlette profite de cette tribune pour réclamer le droit à un verrou intérieur dans les chambres. Cette requête ne m'étonne pas; Arlette réclame et proteste presque tous les jours. Son souci du respect des droits

humains élémentaires en EHPAD, et des libertés individuelles, est constant. Je dirais qu'elle ne semble pas particulièrement affaiblie ou traumatisée par le récent événement, car elle se comporte d'une manière familière et habituelle. Elle reste longuement également sur la question de la sécurité des pensionnaires, et la nécessité d'engager un gardien de nuit. Elle suggère un maître-chien, ce qui provoque une discussion assez vive entre elle et Alice Lancegard, qui préférerait que l'établissement se dote de chats plutôt que de chiens, bien que cela, de son propre aveu, ait moins d'efficacité au regard de la sécurité.

La seconde personne à s'exprimer, contre toute attente, est Gloria Meunière, une personnalité radicalement opposée à celle d'Arlette. Gloria est d'ordinaire très effacée, d'une timidité presque malade, et je suis surprise de constater qu'elle trouve la ressource nécessaire pour prendre la parole. Je dirais que ce groupe est un espace sécurisé pour elle, car si elle exprime longuement sa peur, et même sa terreur, elle ne paraît pas l'éprouver au moment où elle en parle. Son discours est assez confus, peut-être plus qu'à l'accoutumée. Elle prend la parole pour appuyer vivement la proposition d'Arlette, concernant les verrous, puis se met à digresser de manière parfois incompréhensible. Sa peur des événements qui se passent la nuit, et qu'elle attribue tantôt à un « il » mal identifié, tantôt à un « elle » encore plus obscur, est cependant flagrante. Elle raconte des anecdotes incomplètes, où elle aurait été victime de violences, de coups, de « poussées ». Elle donne ensuite des consignes que nous ne comprenons pas tout d'abord, et qui apparaissent progressivement comme des consignes à respecter après sa mort. Elle en parle avec certitude, comme si sa mort prochaine était une évidence pour tout le monde. Son débit rapide, sa voix fluette et hachée, les longs silences pendant lesquels elle cherche ses mots et rassemble ses idées, ainsi que la confusion générale de son propos, rendent cette prise de parole un peu laborieuse, et beaucoup de pensionnaires décrochent après quelques minutes, et se mettent à parler entre elles - notamment Arlette et Alice qui continuent à comparer les mérites des chiens et des chats. Je dirais que Gloria paraît extrêmement perturbée par le décès récent de Geneviève, à laquelle elle s'identifie de manière évidente. Sa peur de mourir dans des circonstances similaires est très explicite, malgré le manque de clarté général des anecdotes qu'elle essaie de rapporter.

La troisième à prendre la parole est Marie-Joseph Angélique, une femme un peu plus jeune que les autres, toujours sérieuse et désireuse d'apporter des conseils. Elle n'est proche d'aucune pensionnaire en particulier, mais ne semble pas en souffrir, et ne cherche pas à cultiver particulièrement les amitiés. Très investie dans sa vie spirituelle et

religieuse, c'est une femme qui ne se laisse pas convaincre facilement, et qu'on pourrait dire parfois un peu obtuse. Sa prise de parole suscite un regain d'intérêt chez les pensionnaires. Elle déclare que Gloria, malgré ses difficultés d'élocution, souffre de réels sévices, et qu'elle peut en témoigner, en tant que voisine de chambre, car elle entend la nuit ses gémissements, ainsi que des bruits étranges. Elle dit que l'origine de ces malveillances est, à son avis, d'ordre surnaturel, et qu'elle a déjà contacté l'aumônier à ce propos. Elle propose de partager la chambre de Gloria si cela peut la rassurer. Gloria, cependant, semble terrifiée à l'idée de partager sa chambre, et se met à pleurer. Marie-Joseph ne présente pas de symptômes nets d'anxiété, et s'exprime très posément. Cependant, sa « manie religieuse » paraît connaître une sorte de recrudescence, et ce détail, joint au fait qu'elle a été examiner la morte, et allumé des bougies autour d'elle, me fait dire qu'elle est malgré tout assez fortement ébranlée par le meurtre de Geneviève Gautherot.

C'est Marguerite, la soeur de Geneviève, qui prend la parole ensuite. Elle raconte plusieurs récits anciens, mettant en scène sa soeur et elle, à diverses époques de leur vie. Elle semble fascinée, absorbée dans ses souvenirs, et presque dans un état second. Alice, au bout de quelques minutes, lui pose toute une série de questions, concernant les attaques de Geneviève, la tristesse de la voir ainsi décliner, le caractère harassant des soins constants à lui donner. Ces questions déclenchent chez Blandine une crise d'hilarité à chaque fois. Marguerite ne paraît pas entendre Alice ni Blandine, mais chaque intervention la ramène un peu plus loin dans son passé, et semble aggraver son état presque hypnotique. De toutes les pensionnaires, sans surprise, c'est Marguerite qui semble la plus affectée par la mort de Geneviève. Son sens du réel paraît même en pâtir, et on note chez elle des signes cliniques inquiétants d'inappétence générale et d'anorexie.

Je demande à Alice le sens de ses interventions. Alice Lancegard est une nouvelle pensionnaire, une petite femme cultivée et affable, séductrice et moins fragile qu'elle n'en a l'air. Elle a déjà rejoint la tête du groupe, en nouant des relations assez serrées avec Arlette et Monique, et semble même s'attirer les faveurs de Marie-Joseph. Alice répond d'un air lourd de sous-entendus : « Je ne me permets pas de juger, ma chère Madame Chen. Je suis comme vous, l'âme humaine me passionne. Et j'essaie de comprendre comment on peut en arriver là. »

Je demande, explicitement : « En arriver où, Alice ? »

« Eh bien, je ne sais pas, moi, à ces extrémités. Au moment où la mort paraît préférable, où tuer devient le moindre mal. »

J'essaie à plusieurs reprises de lui faire dire des mots moins équivoques, mais elle s'en tient à des formules générales. Il me semble pourtant parfaitement clair qu'elle accuse Marguerite d'avoir euthanasié sa soeur - pour autant que le terme d'« euthanasie » puisse convenir à un étranglement brutal. Alice ne me paraît que très superficiellement affectée par le meurtre de Geneviève - après sa réaction sévère à la mort paisible de Zouleïka, j'ai craint qu'elle ne soit encore plus fortement bouleversée par un meurtre. Mais, étrangement, il n'en est rien.

Je me tourne ensuite vers Blandine, qui n'a cessé de ricaner, par intermittences, depuis l'intervention de Marguerite. Les propos d'Alice semblent la faire rire également. Blandine est une grande et forte femme, qui manifeste en général peu d'humour, et dont la parole est plutôt pauvre et rare. Cela me surprend de l'entendre ricaner ainsi. Lorsque je l'interroge, elle ne me paraît pas très cohérente, mais elle cesse de rire, et manifeste un certain stress à l'idée de devoir s'exprimer devant le groupe. De toutes, c'est celle qui paraît la moins bien intégrée - elle répète qu'elle n'a rien à dire et finit par reprendre l'idée de la minute de silence, qui, cette fois, est acceptée. Son comportement n'est pas tout à fait le même que d'ordinaire; et je me demande s'il ne faudrait pas l'examiner pour un bilan mémoire.

Pendant la minute de silence, j'observe Monique Pruss, qui ne s'est pas encore exprimée, et qui paraît bouillir. Elle croise mon regard à plusieurs reprises et me fait le signe d'un rasoir sur la joue, pour m'indiquer qu'elle s'ennuie. C'est une femme à l'esprit vif et très libre dans ses propos. Elle heurte souvent la susceptibilité des soignants comme des pensionnaires, mais demeure l'une des personnes les plus pertinentes du groupe. Dès que j'interromps la minute de silence, elle comprend qu'elle doit prendre la parole et n'attend pas mon invitation.

« Tout ce que j'ai à dire, c'est que la personne qui a réglé son compte à Geneviève est bien lâche. 98 ans, et plus de paroles pour se défendre... Si j'étais vous, à la direction, je ferais attention aux pensionnaires les plus fragiles, et je ficherais la paix aux autres. »

Je fais remarquer à Monique que je ne suis pas « la direction ».

« Je sais, ma petite. Mais vous êtes quand même plus près de la direction que nous. Vous voyez, par exemple, vous dirigez ce groupe de parole, alors que moi, on m'oblige à y assister. »

Je lui pose la question d'un ton neutre : « Vous n'avez pas envie de participer à ce groupe, Monique ? »

« Je n'ai jamais envie de participer à aucun groupe, ma petite, et vous me connaissez assez pour le savoir. Je n'aime pas être traitée comme une gamine. Je n'ai pas

l'impression de m'enrichir, figurez-vous, en écoutant Blandine ou Gloria. Et pour être tout à fait honnête, je trouve ce genre de thérapies à l'américaine complètement bidon. »

Blandine recommence à rire, et Gloria, à pleurer.

Je lui réponds, doucement : « Vous semblez très agressive, Monique. Est-ce que c'est parce que vous ressentez du stress ? »

« Du stress par rapport au meurtre de Geneviève ? »

A ces mots, Marguerite pousse un long sanglot.

« Vous voyez bien, que ça ne rime à rien, dit Monique en levant les yeux au ciel. On ne peut même pas parler franchement. »

Je choisis de répondre à sa question plutôt qu'à son commentaire.

« Oui, du stress par rapport au meurtre de Geneviève. »

Elle réfléchit.

« Non, pas particulièrement. Je crois que je suis agressive au naturel, je n'ai pas besoin de raison. »

Je ne poursuis pas l'investigation, qui me paraît stérile. Monique est fermée, sur la défensive. Elle n'a parlé que parce qu'elle y était obligée, et n'a pas vraiment joué le jeu. Cet esprit anti-social n'est pas nouveau chez elle, et ne me paraît pas inquiétant. En revanche, j'ai trouvé qu'elle était nerveuse, et je pense que cet épisode représente malgré tout pour elle un stress certain, bien qu'elle s'en défende.

Synthèse :

Les pensionnaires les plus affectées par le meurtre de Geneviève Gautherot, et nécessitant sans doute une visite médicale, sont :

- sa soeur Marguerite Gautherot, présentant des signes de dépression et de perte de contact avec la réalité immédiate
- Gloria Meunière, présentant des troubles anxieux sévères
- Blandine Combes, présentant des signes de confusion mentale

Les pensionnaires qui semblent affectées plus légèrement, et nécessitant une surveillance particulière, sont :

- Monique Pruss, présentant des signes de nervosité
- Marie-Joseph Angélique, présentant des troubles anxieux légers et une aggravation de sa manie religieuse

Les pensionnaires qui ne semblent pas affectées par le meurtre, et dont le comportement observé ne recèle rien d'anormal, sont :

- Arlette Tourneur
- Alice Lancegard

Blog de Katia. « Chroniques de mort et de vie », 24 octobre 19h12

<https://www.kiachroniques.com>

Le mauvais oeil. J'ai beau ne pas y croire, je dirais que les Erables ont été touchés par un regard maléfique - parce que tout dépérit, se transforme et s'aggrave. Evidemment les vieilles, ça n'a pas une tendance naturelle à s'améliorer avec le temps... Mais là, on dirait qu'un djinn a mis un putain de coup d'accélérateur. Si Zouleïka était là, bien sûr, elle réciterait les paroles saintes et ferait les cornes avec la main. Mais moi, les paroles saintes, je ne les connais pas.

Tout a commencé par ces trois morts coup sur coup, trois morts pour bien nous mettre dans l'ambiance, en mode crescendo. Une paisible pour Zouleïka, une atroce pour Jocelyne, et enfin, l'apothéose, un meurtre. Et depuis, ça n'arrête pas. On se soupçonne mutuellement, on ne se parle presque plus. En plus, la directrice a annoncé un plan de redressement des finances qui n'augure rien de bon. L'inspectrice de police est venue interroger tout le monde. Quant aux vieilles, elles vont de mal en pis. Marguerite ne veut plus manger. Blandine part en vrille. Mais celle qui m'inquiète le plus, c'est Gloria.

Il faut s'accrocher, avec Gloria - pas seulement parce qu'elle n'est pas claire, mais aussi parce qu'elle est énervante. Je ne sais pas à quoi c'est dû - il y a des vieilles énervantes, qui se plaignent tout le temps, qui ont un air de chien battu, qui ont les larmes qui coulent à tout bout de champ. Gloria est comme ça. Je sais que Maryline a du mal avec elle - mais moi elle ne me dérange pas plus que les autres. Elle a eu une chienne de vie, Gloria. Quand elle est arrivée, et qu'elle était un peu moins confuse, elle m'a raconté sa vie avec son mari. « Les Misérables » version frères Dardenne. « J'avais la boule au ventre tout le temps. Quand il n'était pas là, j'étais sur le qui-vive quand il devait rentrer. Quand c'était moi qui partais, et qu'il restait seul avec les petits, je me faisais un sang d'encre. Je me demandais tout le temps : « Comment je vais les retrouver ? Dans quel état je vais les retrouver ? » Et quand je rentrais, une fois sur deux il les avait cognés. Et si je prenais leur

défense, il me cognait aussi. La nuit, quand un petit avait fait une bêtise que j'avais essayé de cacher, je ne dormais pas, dans la terreur qu'il s'en rende compte. Le matin, je me demandais de quelle humeur il allait être. S'il était de bonne humeur, j'avais tout le temps peur qu'un orage éclate. Il était si susceptible. Et s'il était de mauvaise humeur, je faisais tout mon possible, je me mettais en quatre pour le contenter. Je lui faisais des petits plats. Je le caressais. Pendant trente ans j'ai vécu dans l'inquiétude. Je n'étais jamais tranquille. »

Depuis, quand j'ai un coup de blues parce que je me sens seule, je pense à Gloria, et je me dis que j'ai de la chance. « Vaut mieux être seule que mal accompagnée », me dit toujours ma mère, qui sait de quoi elle parle.

En vrai, ça fait un moment que Gloria se plaint. Elle dit qu'elle a peur, la nuit, parce que des gens viennent dans sa chambre pour la taper. Elle paraît avoir peur de presque tout le monde, d'ailleurs, de Maryline, de Cyril, même du médecin. Maryline dit qu'elle dramatise. Que ce qu'elle raconte sur son mari, c'est vrai de tous les hommes, et qu'il ne devait pas être pire que les autres. Qu'elle se victimise. Il paraît que Maryline l'a entendue se plaindre, un jour, de Cyril, qui l'avait à peine effleurée, et dire qu'il l'avait poussée. Elle dit que Gloria ne connaît que ce rôle-là, et qu'elle le jouera toujours, partout, avec son mari, avec ses soignants, où qu'elle aille. Que c'est elle qui a un problème.

Moi, je ne sais pas. Comment en être sûre ? Qui est-on pour dire que ce qu'elle a vécu pendant trente ans, ce n'est pas vrai ? C'est un truc qui me fascine. Je le fais toujours avec les gens que je rencontre, je leur demande : « est-ce que vous diriez que vous avez été maltraité par vos parents ? » Eh bien, ce qui est fou, c'est le nombre de gens qui hésitent. Il y en a qui disent un non franc, mais il n'y en a pas beaucoup. Encore moins nombreux ceux qui osent le « oui » franc. Mais pour tous les autres... c'est la zone grise. Maltraité ? Un peu, pas vraiment, pas bien traité non plus. Comme Gloria. Comme tant d'autres. Et ceux qui considèrent qu'ils ont été maltraités, est-ce qu'on peut leur dire : « non, tu te trompes, tu as rêvé ton malheur, tu l'as tissé comme un roman » ? Est-ce qu'on a le droit de leur dire ça ? Moi, je ne m'y risquerais pas.

Alors quand l'inspectrice m'a demandé ce que je pensais de la façon dont les patients étaient traités, j'ai dit la vérité : que Gloria se plaint, depuis longtemps, et qu'on ne l'écoute que d'une oreille parce qu'elle bégaie et que ses phrases à rallonge ennuient tout le monde.

Si les petites filles savaient à quel point c'est inutile d'avoir été belle, quand on a 80 ans. Et à quel point c'est utile encore d'avoir du caractère et de savoir parler...

E-mail du 25/10 à 9h41

A : claude.ferrandeu@justice.gouv.fr

Objet : affaire GAUTHEROT - enquête préliminaire - dossier d'instruction 987112

De : Commissariat de Police Judiciaire de Moux-en-Morvan

Madame le Procureur,

J'ai l'honneur de vous envoyer le rapport de la visite effectuée par commission rogatoire à l'EHPAD dit « Les Erables », où Madame Geneviève GAUTHEROT a été retrouvée morte le 16 octobre dernier.

Cette enquête préliminaire ayant pour but de déterminer des éléments à retenir pour une éventuelle instruction, je me concentrerai sur les dits éléments.

1. Le rapport d'autopsie de Madame Geneviève Gautherot, 98 ans, établit de manière certaine le meurtre, et n'exclut pas l'assassinat. Il indique que l'auteur du crime doit être doté d'une certaine force, et d'une certaine taille, car les marques de strangulation indiquent une forte pression, exercée par en haut. Il établit aussi l'heure du décès au petit matin, entre 4h et 6h30.
2. Après audition de l'ensemble du personnel et des pensionnaires, il apparaît que trois pistes majeures se dégagent, énoncées ci-dessous par ordre croissant de probabilité :
 - Piste n° 1 : un inconnu peut s'être introduit nuitamment dans l'établissement dont la sécurisation est quasi-nulle. Cependant, nulle trace d'effraction n'a été relevée. L'enquête de voisinage n'a fait surgir aucun témoignage oculaire d'un individu rôdant devant l'établissement ou essayant de s'y introduire. Aucune pensionnaire, aucun membre du personnel n'a vu ou entendu quoi que ce soit de suspect.
 - Piste n° 2 : un membre du personnel peut être à l'origine de l'homicide, avec ou sans préméditation. Les personnels qui se trouvaient présents cette nuit-là sont : Mme Maryline Chaumet, 41 ans, casier judiciaire vierge, et Monsieur Cyril Berthaud, 29 ans, casier judiciaire vierge. Tous les deux jouissent d'une bonne notation administrative et d'évaluations favorables de la Directrice. Les entretiens avec les pensionnaires ne révèlent pas de problème particulier avec ces deux aide-soignants. Les autres membres du personnel auraient pu s'introduire facilement dans l'enceinte de l'EHPAD,

sans que leur présence ait un caractère officiel. La Directrice vit dans l'établissement, à l'étage. Elle affirme ne pas avoir quitté son logement de fonction, et rien n'indique qu'il n'en soit pas ainsi.

- Des formes de maltraitance habituelles dans ce type d'établissement sont mises à jour, lors de la visite et des entretiens : certaines vieillardes sont attachées, afin de garantir leur propre sécurité et celle des autres pensionnaires. Il arrive qu'elles se détachent, quittent leur chambre, et se rendent n'importe où dans l'établissement. Il n'est pas exclu, selon le médecin, qu'elles soient ponctuellement violentes. Leur comportement dément les pousse à des actions dénuées de logique, comme de tenir leurs excréments à la main, de se déplacer sans savoir où elles vont, ou de détruire des objets quelconques. Le médecin fournit à ce sujet des explications détaillées, afin d'expliquer leur mise à l'isolement. D'autres pensionnaires, plus végétatives, sont laissées dans un relatif abandon, et pleuraient seules dans leur chambre quand je suis passée les voir. Les aides-soignants disent que la Direction leur demande de concentrer leurs efforts sur les pensionnaires « mentalement actives ». La Directrice confirme cette politique. La maltraitance observée paraît ainsi davantage systémique que personnelle, et, selon mon évaluation, ne paraît pas de nature à pouvoir mener à un meurtre. Les entretiens montrent également que la victime ne réclamait pas de soins particuliers, qu'elle n'était pas une pensionnaire « difficile », et qu'elle était de surcroît largement prise en charge par sa soeur cadette, dont elle partageait la chambre.
- Piste n°3 : une pensionnaire peut avoir serré le cou de la victime à n'importe quel moment de la nuit. Il peut s'agir d'une pensionnaire « mentalement active », ayant un mobile pour le moment difficile à établir. Il peut s'agir également d'une pensionnaire démente ou atteinte d'une maladie de mémoire. Selon le témoignage de la psychologue Madame Aurélie Chen, plusieurs pensionnaires présentent des signes conjoints d'agressivité et de démence : la plupart sont enfermées dans leur chambre la nuit, mais ce n'était pas encore le cas de Madame Blandine Combes le 16 octobre dernier. En effet, son état de santé s'est dégradé récemment, et, après une évaluation psychologique en date du 21 octobre et une évaluation médicale en date du 23 octobre, Madame Combes est maintenant enfermée et placée sous une surveillance accrue. Madame Combes est une grande et forte femme, qui pourrait matériellement avoir étranglé Madame Gautherot. A l'audition, elle a passé son temps à grogner d'un air menaçant et à rire. Les seuls mots qu'elle ait prononcés, de manière répétée, ont été : « une minute de silence ».

Conclusion : La suspecte principale étant une pensionnaire irresponsable, il me paraît envisageable de ne pas donner de suite juridique immédiate à cette affaire.

Lettre d'Arlette Tourneur à la famille Meunière, datée du 25/10

Monsieur Meunière,

Vous serez sans doute repris de revoir cette lettre. Je me dois cependant de vous l'écrire, car la citation de votre mère Gloria devient prédominante, et je n'ai pas l'impression que la Direction s'en abreuve particulièrement.

Vous connaissez votre mère; c'est une femme abstraite et timide, qui ne cherche pas les ennuis. Une femme que sa vie d'orpailleuse et de mère de vanille a rendue fragile, et qui aujourd'hui n'a pas les ressources sensorielles pour se teindre comme elle le devrait. C'est pourquoi je me permets de me faire en quelque sorte sa porte-fenêtre. C'est elle qui m'a donné votre abbesse.

Gloria se craint toujours de quelque chose, mais depuis quelques semaines, elle dit de manière référée que quelqu'un se reproduit dans sa chambre nuitamment pour lui donner des coups, la mousser, lui renifler ses draps, lui virer les cheveux. J'ai remarqué chez elle une très forte récitation au moment du soir, lorsque l'heure de se coucher accroche, et des signes de peur qui ne pompent pas. Elle n'abuse personne en particulier, sans doute par peur des retrouvailles.

Vous ignorez peut-être qu'un meurtre solide a eu lieu très récemment dans le rétablissement. Une pensionnaire de 98 ans a été épinglée, pendant la nuit.

Dans ces convictions, je vous crie de bien vouloir faire le nécessaire pour que votre mère soit mise en obscurité. J'espère que vous me croirez, et surtout que vous la croirez, elle. L'une des crucifixions du grand âge est que personne ne vous croit plus. Il faudra peut-être que votre mère meure sous les goûts de son dictionnaire pour qu'enfin on prête ascension à ses plaintes.

En espérant que vous éteindrez mon cri d'alarme et que vous comprendrez toute la prudence de la citation, je vous prie d'agréments, Madame, Monsieur, l'impression de mes sentiments déglingués.

Arlette Tourneur

Lettre de Maître Antoine Meunière à Christine Chalon, datée du 27 octobre

Madame,

Je reçois à l'instant une lettre plus que perturbante émanant de l'une des pensionnaires de votre établissement. Bien que la plupart des phrases soient dénuées de sens, je lis entre les lignes que ma mère, Gloria Meunière, se plaint de maltraitance. Je viendrai la visiter dès que possible, et soyez assurée que je mettrai tout en oeuvre, absolument tout, pour garantir sa sécurité et sa sérénité. Ce n'est pas de gaieté de coeur que nous vous confions nos parents, Madame, et en ce qui concerne ma mère, c'est un effort financier considérable, car sa maigre pension ne lui permettrait pas de finir ses jours dans un établissement comme le vôtre.

La seule idée que cette femme, qui m'a donné la vie, et que j'ai vue souffrir une grande partie de la sienne, continue à souffrir aujourd'hui, la seule idée qu'elle vive dans la solitude, dans l'inquiétude et les tourments, me rend malade. Je vous prierais donc de bien vouloir mettre en oeuvre tout ce qui est en votre pouvoir pour qu'elle se sente mieux traitée. Veillez à prévenir votre personnel de son état psychologique fragile. C'est une femme qui n'a jamais été sûre d'elle et qui a toujours eu peur de déplaire. Qu'on la maltraite, ou qu'elle en ait seulement l'impression, m'est insupportable.

Je serai dorénavant particulièrement attentif à son état, et si ce soupçon de maltraitance est confirmé, sachez que je connais les meilleurs avocats en ville, et que les Erables ne s'en relèveront pas.

Bien cordialement
Maître Antoine Meunière

Note de service à l'attention du personnel soignant des Erables, datée du 27 octobre

TRES SIGNALE. J'attire votre attention à tous sur l'état d'angoisse et de souffrance de Madame Gloria MEUNIERE, qui développe depuis quelque temps des angoisses nocturnes aiguës. Je vous demande à tous une prévenance particulière et une gentillesse

accrue envers cette pensionnaire fragile, que les récents événements ont déstabilisée. Je sais pouvoir compter sur votre engagement et votre collaboration - C. CHALON.

Journal d'Alice L. , 28 octobre

Attendre, toujours attendre... J'aurai passé ma vie entière à attendre. Dans une famille nombreuse, évidemment, à l'époque, les enfants ne faisaient que ça. Attendre que ce soit l'heure de manger, attendre que les grandes personnes prennent une décision, attendre que la salle de bain se libère, que l'école finisse - et puis ensuite, ça a été attendre les fiançailles, le mariage, la grossesse, la fin de la grossesse... Et puis au fil des jours, attendre le retour du mari, attendre les enfants à l'école, attendre chez le médecin... J'ai toujours eu l'impression que mes rares moments de liberté étaient volés sur un emploi du temps étranger, dont je n'ai jamais décidé la moindre virgule. Eh bien, le croiriez-vous ? Quand j'ai été enfin tranquille, quand je n'ai eu plus personne à attendre, je ne l'ai pas supporté. J'aurai mis tout ce temps à comprendre que le sel de la vie, son piment, sa couleur, ne se trouvent que dans les contraintes, et le désir impossible de leur échapper. Les longues journées blanches, toutes vides, qui s'étendent à perte de vue comme une morne plaine... C'est à vous crever le coeur d'ennui. C'est pour ça que je suis venue ici, je me suis dit qu'il se passerait des choses extérieures à moi - et que je me trouverais bien dans les interstices. Ah oui... quand j'étais jeune, je me disais : « Si j'étais libre, je ferais ci et ça »... La vérité, c'est que je suis comme une plante grimpante à qui il faut un tuteur. Si je n'ai pas un emploi du temps imposé auquel m'adosser, je me répands par terre comme une liane, je rampe et je pourris sur pied.

Tout le monde n'est pas comme moi, je le vois bien. Il y a des gens qui ont suffisamment d'imagination pour inventer un emploi du temps nouveau chaque jour, et qui n'ont pas besoin de tuteur pour grimper. C'est le cas de Monique et d'Arlette, par exemple, et c'est exactement pour cela que j'apprécie leur compagnie. Oh, ce ne sont pas des flèches, et, en termes de distinction et de raffinement, on trouverait sûrement à y redire, mais elles sont des locomotives auxquelles j'adore m'accrocher. Hier, par exemple, Arlette nous a conduites à la piscine, où nous ne nous sommes pas baignées - mon Dieu, l'eau y est si froide et si verte qu'elle rebuterait même un poisson - mais nous sommes restées tranquilles, à profiter de son petit téléphone. Ces petits trucs sont incroyables, on dit que ce sont des téléphones, mais c'est beaucoup plus que ça. Elle a trouvé des vieilles chansons à écouter, et nous a fait la lecture des nouvelles. Elle dit qu'il n'y a qu'à la piscine que ça capte bien - je ne sais pas trop ce que cela signifie, mais nous avons

passé un moment délicieux. Un jour, il faudra que j'apprenne à me servir de tout ça. Ça ne doit pas être bien sorcier, puisque n'importe quel enfant de dix ans y arrive - c'est juste un coup à prendre. Arlette n'est pas plus maligne que moi, et avec un peu d'entraînement, je pourrais bien tous les étonner.

L'autre affaire qui m'occupe beaucoup, bien sûr, c'est le meurtre. Je suis un peu contrariée que personne ne croie en ma théorie, selon laquelle c'est Marguerite elle-même qui a fait le coup. C'est pourtant si évident... Je n'ose pas trop en reparler à Arlette et à Monique, parce qu'elles se sont moquées de moi - mais j'aimerais bien leur damer le pion, à toutes les deux, en obtenant une preuve. Parce que j'ai beau être « la grenouille » et tout ce qu'on veut, et je viens peut-être d'arriver, mon ciboulot n'a rien à envier à personne. J'ai bien réfléchi pendant la nuit - il faut dire que je dors assez mal, avec ce froid glacial - la Directrice m'avait promis de monter le chauffage mais je commence à croire qu'elle est plus généreuse de paroles que d'actions... Bref, pendant mon insomnie, il m'est venu une idée. C'est fou d'ailleurs ce qu'on peut résoudre de problèmes pendant la nuit. Combien de fois ça m'est arrivé, de me coucher avec un problème en tête - n'importe quel problème, un problème mathématique, ou diplomatique, ou même un problème d'argent - et de me réveiller avec une solution miraculeuse. Comme si mon cerveau réfléchissait tout seul... Eh bien, voilà ce qu'il m'a soufflé cette nuit : si Marguerite est coupable, elle finira par avouer. Et à qui se confie-t-on, dans son grand âge, et peut-être près de la fin ? (J'ai entendu dire qu'elle ne voulait plus manger - je ne sais pas combien de temps elle compte tenir comme ça mais je ne donne pas cher de sa peau...) A un prêtre, bien sûr ! Marguerite voudra se confesser, devant un prêtre elle sera emportée par le désir de se réconcilier avec Dieu et de dire la vérité, et si je suis assez fine, je parviendrai peut-être à entendre ce qu'elle dit. Et alors, je l'aurai, ma preuve, et je savourerai ma victoire... Je m'en vais de ce pas aller demander à Marie-Jo de contacter son curé. Il ne faut pas tarder - il ne faudrait pas que Marguerite nous claque entre les doigts avant les aveux.

Lettre de Marie-Jo au Père Pozza, le 28 octobre

Mon Père,

Je vous prie de bien vouloir venir instamment au chevet de notre amie Marguerite, qui est en train de s'éteindre. La mort de Geneviève l'a plongée dans une grande affliction et Dieu ne lui prête pas la force de continuer. Il est aussi possible que son mal provienne

d'un péché qu'elle n'aurait pas confessé. Je suis persuadée que votre visite ne pourrait être que salutaire, que ce soit pour son corps, ou pour son âme.

Vous devez venir l'encourager - et n'oubliez pas votre matériel d'extrême-onction, au cas où.

Votre fille dévouée,
Marie-Jo

Note de service à destination de tous les personnels des Erables, datée du 29 octobre

En raison de graves difficultés financières, qui menacent directement la survie de notre établissement, la direction a dû prendre un certain nombre de mesures, concernant aussi bien les ressources humaines que les ressources matérielles. Ces mesures vous seront communiquées :

le lundi 30 octobre à 9h en salle de réunion.

Votre présence à cette réunion est absolument indispensable.

Journal d'Alice L., 29 octobre

Ma nouvelle amie, Marie-Jo, m'a été d'une grande aide ces derniers jours. C'est une femme très intéressante, qu'on pourrait croire un peu ennuyeuse à première vue, mais qui se révèle pleine de ressources insoupçonnées. La dernière fois, alors que nous essayions de reconforter les éternelles jérémiades de Gloria, elle m'a dit :

« J'ai toujours été étonnée par la fragilité de certaines femmes. Moi, quand j'étais petite, j'ai compris très tôt que ma mère n'arrêtait pas de trimer, et que si elle s'était arrêtée ne serait-ce qu'une journée, tout serait allé à vau-l'eau. Quand ça a été mon tour, je n'étais pas surprise. Tout demande des efforts - il n'y a rien qui demande autant d'efforts que ce qu'on appelle le bonheur - c'est-à-dire de maintenir une famille, une maison, une vie à flots. Sans ces efforts permanents, tout se désorganise, se désagrège et tombe en ruines. Je suis toujours étonnée de voir que plein de gens l'ignorent. »

Ca m'a fait réfléchir - il faut dire que j'ai eu la chance de ne jamais avoir à fournir beaucoup d'efforts. Mes parents m'ont protégée, et mon mari - paix à son âme - a continué après eux. Mes enfants ont pris le relais - en vérité, je n'ai pas l'impression

d'avoir fait grand chose d'héroïque... Cela fait peut-être de moi l'une de ces « femmes fragiles » dont elle parle. Ou tout simplement une femme chanceuse.

Mais revenons à nos moutons. C'est elle qui a dégotté le prêtre - et très rapidement en plus ! Bon, évidemment, ce père Pozza n'est pas une flèche, mais enfin... c'était tout de même mieux que rien. Il faut admettre qu'il ne sait vraiment pas s'y prendre - de mon temps, les prêtres avaient quand même un peu plus de doigté... Ils vous tiraient les vers du nez en un rien de temps. Celui-là est un lourdaud, ses ouailles doivent le mener par le bout du nez, ou je ne m'y connais pas.

Quand il est arrivé, nous étions au chevet de Marguerite, en train de prier. Dame ! Je n'ai jamais autant prié que ces deux derniers jours - moi qui croyais être fortiche en catéchisme, je dois bien avouer que Marie-Jo m'a battue à plates coutures. Elle connaît des prières dont je n'avais jamais entendu parler. Quant à Marguerite, elle ne parle presque plus - en tout cas pas à moi. C'en est presque vexant, d'ailleurs, ces longs silences quand je lui adresse la parole. C'est sans doute parce qu'elle ne me connaît pas assez. Marie-Jo dit que c'est parce que je la questionne avec trop d'insistance sur Geneviève, mais je suis sûre que ce n'est pas pour ça... J'ai été très fine et très discrète. Je ne suis pas du genre à y aller avec un bulldozer - quand j'étais petite, mes soeurs pourraient en être témoins - paix à leur âme - elles m'envoyaient toujours faire la diplomate auprès des parents et des professeurs. C'est un don, ça - certaines personnes ont le chic pour obtenir des permissions, des confidences, des passe-droits - quand d'autres braquent systématiquement leur interlocuteur. Moi, je suis de la première catégorie, et c'est un petit talent qui m'a beaucoup servi dans ma vie. Cela m'étonnerait donc fort que Marguerite, dans son état, ait pris en mauvaise part mes questions sur sa soeur... Je crois plutôt qu'elle est rongée par la honte et la douleur, et je ne la juge pas. Les plus grands péchés doivent inspirer de la compassion au vrai chrétien.

Donc, quand le père Pozza est arrivé, nous étions confites en dévotions - cette Marie-Jo, pour le coup, est une vraie grenouille de bénitier . Il nous a demandé de sortir, mais je suis restée à la porte pour écouter. Malheureusement, je n'entendais pas grand chose... C'est fou ce que ces portes sont bien insonorisées. Je parvenais à entendre les voix, et à les distinguer l'une de l'autre, mais je ne comprenais quasiment aucun mot... C'était extrêmement frustrant, et j'ai donc supplié Marie-Jo d'écouter avec moi et de me rapporter leurs paroles au fur et à mesure. Au début, elle a refusé, mais j'ai réussi à la convaincre, et nous sommes restées penchées, l'oreille collée à la porte, pendant toute la durée de la confession.

« C'est tout mon monde qui est parti, mon Père, disait Marguerite. Je n'ai plus goût à rien.

- On m'a dit que vous refusiez de vous alimenter ?
- Je n'ai pas faim, mon Père.
- Savez-vous que c'est un péché d'attenter à votre vie, Marguerite ? C'est le Seigneur qui donne, et c'est lui qui reprend.
- Je ne me suicide pas. Je n'ai pas faim. Si le Seigneur veut que je vive, il n'a qu'à me donner de l'appétit.
- Avez-vous d'autres péchés sur la conscience, ma fille ? Les péchés peuvent nous étouffer de l'intérieur, si on ne rompt pas le silence.
- C'est si bon de vous entendre m'appeler ma fille, mon Père. Cela fait si longtemps que je ne suis plus la fille de personne.
- Vous êtes la fille de Dieu, son enfant chérie, comme nous tous.

Marguerite à ces mots redoubla de pleurs.

- Geneviève était la fille chérie de Dieu, mon Père. Moi je ne suis rien sans elle.
- Pouvez-vous me parler de sa mort, Marguerite ?
- C'est un grand vide à l'intérieur de moi, mon Père. Comme si la pression avait changé à l'intérieur de mon corps. Comme si mon corps ne supportait plus le poids du monde. J'ai l'impression de m'effondrer autour de ce centre disparu.
- Mais sa mort, Marguerite ? Que s'est-il passé ? Pouvez-vous me raconter ?

Marguerite à ces mots poussa une sorte de sanglot - et, derrière la porte, je jubilais, certaine que cette fois, nous touchions au but. Elle allait avouer son crime, la pauvre âme ! Toute l'horreur de cet instant de délire, de cette scène violente et pitoyable, qui l'avait poussée, au petit matin, à étrangler sa soeur, allait sortir d'elle comme un venin immonde. Et elle en serait soulagée.

- Ne me dites pas que vous aussi, mon Père, vous vous êtes mis dans la tête que j'ai pu tuer Geneviève ? Ces deux gredines qui sont à mon chevet ne cessent de l'insinuer, et cela me fait tant de peine... Je n'ai pas la force de leur dire d'aller se faire pendre ailleurs...

Ces deux gredines ! Elle y va un peu fort tout de même, et je la trouve assez ingrate envers des bonnes âmes qui passent leurs journées à prier pour elle... Cette Marguerite est une excellente comédienne, ça, on ne peut pas lui retirer. Je dois avouer que même moi, l'espace d'un instant, j'ai douté de sa culpabilité. Le curé, bien entendu, s'est laissé prendre comme un bleu. Quant à Marie-Jo, elle s'est signée, puis elle m'a entraînée dans la salle commune.

- Cela suffit, maintenant, Alice, me gronda-t-elle. Qui êtes-vous pour l'accuser ? Je vous interdis de rôder autour d'elle, vous m'entendez ? Et nous devrions toutes les deux aller lui demander pardon de l'avoir tourmentée.
- Vous êtes si naïve, Marie-Jo ! Les criminels nient toujours les faits dans un premier temps - ils n'avouent que si on les confond avec des preuves !
- Eh bien, Alice, des preuves, jusqu'à preuve du contraire, justement, nous n'en avons pas.
- Non, mais j'ai mon intime conviction - et, croyez-moi, je suis fine psychologue.
- Moi j'appelle ça se monter le bourrichon, dit Marie-Jo, butée. Ni plus ni moins.

Comme je n'ai rien trouvé à lui rétorquer, je me suis drapée dans ma dignité et je suis retournée dans ma chambre. Dieu que c'est agaçant d'être la seule à connaître la vérité - c'est un vrai supplice. Et, telle Cassandra, je m'époumone en vain auprès des incrédules. Et pourtant, je ne peux pas me tromper - c'est exactement comme quand on résout un problème de mathématiques. A un moment, la solution apparaît, dans une illumination excitante et lumineuse. Eh bien, quand j'ai pensé pour la première fois : « C'est Marguerite qui a fait le coup », c'est exactement ce que j'ai ressenti. Et ce sentiment intime, voyez-vous, cette épiphanie intérieure, ça se passe de raisonnement ou de démonstration. C'est le jaillissement de la vérité, et voilà tout. Et les gens qui ne le comprennent pas sont des imbéciles.

Blog de Katia. « Chroniques de mort et de vie », 30 octobre 10h02

<https://www.katiachroniques.com>

Je déroge à la règle - c'est la première fois que j'écris au travail. Mais là, ce n'est pas possible - il faut que ça sorte, et que ça sorte tout de suite. Chalon est en train de nous la mettre à l'envers, et en beauté.

Je m'étais doutée que quelque chose se préparait, avec la venue de cette Kelly pour l'audit - tout droit sortie d'une école de commerce, avec tout le kit de survie dans le monde de l'argent : la beauté standard, les vêtements chers, le sourire de surface accroché aux lèvres pour cacher sa hideuse langue de bois. Cette fille, on a beau chercher dans ses paroles la moindre étincelle de vérité, on ne trouve que du préfabriqué, du langage pré-mâché, du slogan publicitaire à vomir. Je me demande ce qu'elle a pu se dire, en visitant les Erables, juchée sur ses talons hauts...

Est-ce qu'elle s'est dit « Dans cinquante ans, c'est à elles que je ressemblerai ? » Est-ce qu'elle s'est dit : « Les pauvres, certaines sont encore en chemise de nuit et attendent

leur toilette à 11h du matin, alors qu'elles doivent se recoucher pour le dîner à 18h00 » ? Est-ce qu'elle s'est dit que ça sentait mauvais, dans les chambres du fond ? Qu'on maltraitait les vieilles dans cet établissement ? Que leurs repas seraient dédaignés par la plupart des chats et des chiens de compagnie ? Non... elle s'est dit : « Où est-ce qu'on peut tirer encore un peu d'argent ici ? Qu'est-ce qui pourrait coûter encore moins cher? » Et le pire, mes amis, c'est qu'elle a été payée pour se poser ces questions. Payée probablement royalement - elle a dû gagner pour sa seule journée autant que moi en un mois de travail. Peut-être plus. Et quelques jours après sa putain de visite, Chalon nous convoque à 9h un lundi - un lundi blême d'octobre, qui foutrait le cafard à n'importe qui. Un lundi de deuil et d'angoisse, parce que Zouleïka est morte, pare que Jocelyne est morte, parce que Geneviève est morte étranglée et qu'on ne sait toujours pas qui c'est. Les vieilles sont toutes secouées, comme des pauvres oiseaux déplumés dans la bourrasque - et qu'est-ce que Chalon nous annonce à la réunion ?

Que leurs repas, qui constituent pour beaucoup d'entre elles le seul moment de joie et d'espoir de la journée, seront encore plus maigres. Que leurs soirées, qu'elles détestent tant, seront encore plus longues. Qu'on va lésiner sur leurs couches. Leurs couches, putain. Si j'étais une jeteuse de sort, je la maudirais d'une incontinence totale, Chalon. Je la ferais mariner dans une vieille couche humide pendant douze heures, et les djinns la boursouffleraient d'escarres et d'érythèmes.

(Sérieusement, plus ça va, plus je me dis que ça ne devrait pas exister, les cliniques privées. Parce qu'on ne devrait pas mélanger l'idée de gagner de l'argent et l'idée de soigner les gens. C'est à l'enfer que ça mène, par l'autoroute : l'argent pourrit tout, les sols, l'atmosphère, l'eau, et le cerveau humain. Quand je partirai d'ici, j'irai travailler dans le public. Et là, même si je galère, au moins je saurai que personne n'est là pour exploiter les vieilles. Et je ne croiserai plus jamais de Kelly Lemercier.)

Bref. J'ai pas pu me retenir d'ouvrir ma gueule pendant la réunion. Mais c'était loin d'être fini - ça, c'était la mise en bouche. Après, il y avait le plan social. Evidemment. Un aide-soignant, un agent de surface, un jardinier, et deux commis de cuisine qui dégagent. Hop là. Cinq personnes sur le carreau, cinq personnes humiliées (on va virer les moins utiles et tout le monde le sait), cinq familles qui vont apprendre la nouvelle avec des larmes et des disputes, des insomnies et des coups de téléphone suppliants à droite et à gauche. « T'es qu'un bon à rien, c'est toujours toi qu'on vire en premier » « Ton cousin ne cherchait pas quelqu'un pour débroussailler ? » « T'aurais pas vingt euros pour mettre de l'essence dans ma voiture, on est le 15 du mois et j'ai plus un rond... » Toutes ces

scènes, je les vois, je les entends, je les connais par coeur. Les scènes de la misère éternelle, que le SMIC tient à distance - mais de manière si précaire, si volatile...

A un moment, la moutarde m'est montée au nez. J'ai encore ouvert ma gueule.

« Si vous cherchez quelqu'un pour le démissionner, faites-vous plaisir et virez-moi, Madame Chalon. Parce que je ne crois pas que je vais pouvoir travailler longtemps dans ces conditions. »

Et je ne mentais pas. La démission, là, elle me démange sérieusement.

Rapport de la réunion d'équipe du 30 octobre, rédigé par Mme Aurélie Chen, psychologue aux Erables

Objet : anorexie de Madame Marguerite Gautherot

Présents : Docteur Jean-François Grez, médecin. Madame Isabelle Berne, infirmière, Madame Maryline Chaumet, Monsieur Cyril Berthaud, Madame Katia Hamlaoui, aide-soignants. Mme Aurélie Chen, Psychologue.

Madame Aurélie Chen rappelle d'abord les faits. Madame Marguerite Gautherot, qui a récemment perdu sa soeur Geneviève dans des circonstances violentes non encore élucidées, a montré dès le 16 octobre des signes de chagrin intense, puis de dépression. Son évaluation psychologique en date du 21 octobre concluait à des « signes de dépression et de perte de contact avec la réalité immédiate ». La situation s'est aggravée, notamment au point de vue de l'alimentation. L'anorexie, d'abord partielle, de Madame Gautherot, a abouti progressivement à une cessation totale de l'alimentation. Marguerite est à l'heure qu'il est dans un état de faiblesse inquiétant, et, compte tenu de son grand âge, 95 ans, la question se pose de savoir si l'on doit procéder à la pose d'une sonde gastrique.

La parole est donnée au Docteur Grez. Le docteur rappelle d'abord les contraintes représentées par l'alimentation entérale : risques de régurgitations et de pneumopathie d'inhalation, risques de diarrhées, de constipation, d'obstruction, souffrance lors de la pose et intolérance psychologique. Le Docteur Grez rappelle également que Madame Gautherot est âgée de 95 ans et qu'il paraît souhaitable d'entamer une réflexion sur son bien-être général. Il se prononce contre la pose d'une sonde gastrique et propose en remplacement une perfusion pour réhydrater la patiente, assortie d'un traitement par psychotropes.

La parole est ensuite donnée à Madame Isabelle Berne, infirmière. Mme Berne affirme que Marguerite ne lui paraît pas nécessiter de traitement de type psychiatrique,

attendu qu'elle ne souffre pas d'une maladie mentale, comme la dépression, mais d'un chagrin intense lié au deuil de sa soeur. Elle dit également que Mme Gautherot ne souhaite pas qu'on lui pose de sonde gastrique et se déclare même résolument opposée à cette idée. Elle fait prévaloir la nécessité de trancher d'abord sur la question de la liberté de la patiente de disposer d'elle-même. Mme Berne, pour sa part, déclare qu'elle souhaite laisser la patiente libre de son choix, étant donné qu'elle ne lui paraît pas démente.

La parole est donnée ensuite à Madame Maryline Chaumet, aide-soignante. Mme Chaumet dit que l'état de Marguerite est sans doute aggravé par l'atmosphère générale de l'établissement : meurtre non élucidé de sa soeur, suspicion générale. Elle rapporte que certaines patientes font courir le bruit que c'est Marguerite elle-même qui aurait étranglé sa soeur, et que ces rumeurs absurdes ont vivement entamé le moral de la patiente. Elle rapporte également que l'aumônier de l'établissement est venu au chevet de Mme Gautherot et que son avis pourrait être utile aussi. Quand on lui demande de se prononcer sur la question urgente de la sonde gastrique, Mme Chaumet dit qu'elle réserve son jugement.

Monsieur Cyril Berthaud, aide-soignant, intervient ensuite. Pour lui, il n'y a pas de débat: Marguerite va mourir dans les 24 à 48 heures si on ne la nourrit pas artificiellement. La pose de la sonde gastrique est donc absolument nécessaire.

Madame Katia Hamlaoui, manifestement bouleversée, s'exprime après Monsieur Berthaud. Elle dit que l'établissement est entièrement responsable de l'état de Madame Gautherot et en cite les raisons : manque de surveillance aboutissant au meurtre de Geneviève, qualité déplorable de la nourriture proposée aux patients, qui « pousserait Gargantua à l'anorexie », privation de liberté pour les patientes pendant un nombre d'heures toujours croissant dans une journée. Elle s'étonne que le Dr Grez, ayant prêté le serment d'Hippocrate, parle de laisser mourir une patiente qui a momentanément perdu les pédales après un deuil. Elle s'étonne que tant de gens veuillent laisser mourir Marguerite. Quand Mme Berne lui demande s'il faut lui poser la sonde naso-gastrique de force, et si cet acte n'est pas d'une grande violence, Mme Hamlaoui s'effondre en larmes et quitte la réunion.

Mme Aurélie Chen prend la parole en dernier, et rappelle toute la difficulté éthique et déontologique de ces débats sur les fins de vie. Elle rappelle la souffrance subie par les patients, mais aussi celle engendrée pour les soignants. En l'absence d'une famille proche, ce sont aux soignants de prendre les décisions, avec toujours en vue le bien-être des patients. Et ces décisions sont délicates et parfois clivantes. Elle rappelle qu'il s'agit

là du coeur du métier. Elle reformule la question de manière simple : « Pensez-vous que la pose non-désirée d'une sonde naso-gastrique soit la meilleure solution pour gérer le mal-être de Marguerite Gautherot ? »

Le docteur Grez, Mme Berne, Mme Chaumet et Mme Chen répondent par la négative. Monsieur Berthaud répond par l'affirmative, et l'on prend en compte l'avis exprimé par Mme Hamlaoui avant son départ.

La décision est prise, à la majorité, de procéder à une perfusion sur Mme Gautherot, et d'ajourner la pose d'une sonde naso-gastrique. Afin d'apaiser la souffrance morale de Mme Gautherot, il est décidé de la séparer autant que possible des autres pensionnaires pouvant se révéler involontairement toxiques, et de lui administrer des anxiolytiques.

Lettre de Monique à son fils, 31 octobre

11h00

Mon cher Stéphane,

Il y a des jours où tu me manques plus que d'autres. Où ma vie me manque plus que d'autres. Parce qu'on dira ce qu'on voudra, ici, ce n'est pas la vie. Au mieux, c'est l'antichambre de la mort. Heureusement qu'on a les souvenirs... Par exemple, cela m'arrive de me remémorer, en détail, tout ce qu'il faut faire pour faire un gratin dauphinois ou un gâteau au chocolat. Dans ma tête, je vais faire mes courses, je mets mes ingrédients dans des sacs, et je les dispose dans ma cuisine imaginaire. Je m'invente des épluche-légumes et des fouets, des mixeurs, des robots terribles... Je me souviens de l'odeur de la cuisson. Du goût de la maryse léchée pour ne pas laisser perdre une goutte de chocolat. J'ai déjà essayé de demander à faire la cuisine - mais ce n'est pas prévu dans les statuts, m'a dit Chalon. On risquerait de se couper. On ne respecterait pas les règles d'hygiène.... Au bout d'un moment, j'ai arrêté d'insister. Entre la nostalgie et la révolte, c'est un mouvement de balancier.

21h00

Quelle journée mémorable, mon fils ! A marquer d'une pierre blanche dans les annales des Erables...

Ça a commencé très fort avec la mission secrète d'Arlette. Cela fait un moment que nous voulons percer le mystère de Gloria - à travers les brumes énervantes de ses plaintes, quelque chose d'inquiétant se dessine malgré tout, et cela fait plus de trois jours que nous avons pris la résolution de planquer, quand l'occasion s'en présenterait, un téléphone dans sa chambre, dûment branché au secteur pour qu'il ne s'éteigne pas, avec la caméra allumée. A ma connaissance, Arlette est la seule à disposer d'un téléphone portable aux Erables, et l'opération est donc assez risquée... car si, comme nous le pensons, Gloria est victime d'une forme de maltraitance, le ou la coupable peut très bien découvrir le dispositif et exercer des représailles. Je ne dirais pas qu'Arlette est inconséquente, comme moi - je suis capable, et ça ne va pas en s'arrangeant, de commettre les pires idioties sans que l'ombre de la pensée d'une conséquence ne m'effleure. Mais Arlette, elle, en est parfaitement consciente, et agit quand même. C'est ce qui fait la différence entre la témérité et le courage, à ce qu'on dit. C'est ce qui fait aussi d'Arlette une sacrée bonne femme.

Bref, quand nous avons vu, dans le hall, que Katia était à la fois au bout du rouleau et remontée comme une pendule, il n'a pas été difficile de distraire son attention. J'ai tout naturellement discuté avec elle, pour essayer de la consoler, et Arlette nous a faussé compagnie pendant plus de dix minutes, à l'heure de la promenade. C'était largement suffisant pour poser la caméra et la camoufler tant bien que mal. Au bout d'une ou deux minutes, cependant, je dois te dire que j'avais complètement oublié et les pleurnicheries de Gloria, et l'héroïsme d'Arlette. Parce que ce que Katia me racontait me faisait froid dans le dos. Il paraît que Chalon a pactisé avec le diable - un démon femelle de troisième classe est venu aux Erables pour préconiser des tortures supplémentaires, destinées à nous rendre plus rentables, et le résultat vient de tomber... Restrictions sur tout - les couches, le chauffage, le personnel, et même la nourriture ! Notre enfer va s'aggraver encore un peu, dans le silence le plus total, et Chalon n'aura même pas l'ombre d'un remords pour cette infâmie. Quand Arlette est revenue, après m'avoir fait signe que tout allait bien, et quand nous lui avons tout raconté, j'ai cru que son coeur allait lâcher. C'est quelque chose à voir, Arlette indignée. Ça vaut le détour, crois-moi. Ça monte progressivement, et puis ça s'emballe, comme une sorte d'orgasme - le ton de la voix s'élève, les phrases deviennent grandiloquentes, le débit de plus en plus rapide... J'ai eu un petit aperçu de ce que ça devait être, au temps des grandes luttes sociales ! J'avoue que je ne suis pas restée insensible à cet échauffement, et... le croirais-tu ? La grenouille, qui a toujours du flair pour les choses croustillantes, n'était pas en reste. On pourrait la croire au-dessus de ça, avec sa chambre VIP, mais elle était sous le charme d'Arlette

comme nous toutes, et l'une des plus ferventes. Seule Marie-Jo prêchait, comme à son habitude, la résignation, mais ce n'est pas une jaune et elle ne nous a pas vendues.

Nous nous sommes éloignées dans le jardin, car il nous fallait un peu d'espace pour notre conciliabule. Il fallait nous voir : de vraies conspiratrices - l'oeil un peu bigleux, bien sûr, mais d'autant plus aux aguets, et la voix basse... tellement basse en vérité qu'Alice n'entendait rien, et que nous avons fini par faire des chuchotements de théâtre, qui devaient s'entendre depuis le fond du parc. Le mot d'ordre était simple : nous allions choisir une restriction symbolique, et protester si fort, si longtemps et si superbement, que nous ferions plier les forces de l'ordre. C'est-à-dire, en l'occurrence, Chalon. C'est Katia qui a eu l'idée du chocolat - une idée brillante, je dois le dire. Les couches, ça ne parle à personne, et c'est vaguement ridicule - ça tirerait bien les larmes de quelques âmes compatissantes, mais le grand public détournerait le regard d'un air dégoûté. Tandis que le chocolat, ça, c'est universel. Tout le monde aime le chocolat - les bébés, les vieillards, les hommes, les femmes. C'est une cause à laquelle tout le monde peut s'identifier. Nous avons longuement discuté, jusqu'à ce que le soir tombe, et nous nous sommes présentées pour le dîner au réfectoire, en ordre de bataille, cuirassées et belliqueuses en diable. Katia était de service auprès des grabataires, et n'a pas assisté à la scène - mais on lui a promis qu'on la lui raconterait.

Le dîner, ce soir, était particulièrement infâme, ce qui servait admirablement notre projet. Jamais nous ne nous étions autant réjouies de voir le bouillon verdâtre, clair et nauséabond, à la surface duquel nage toujours une flaque de graisse. Jamais nous n'avions intérieurement autant applaudi au quignon de pain élastique, au gratin tiède et filandreux, à la ration de fromage chimique qu'il est impossible d'avaler autrement qu'en le suçant, ni au dessert sans joie et sans sucre - forme géométrique gélatineuse, que j'ai toujours comparé à une part de morve, et que je n'arrive jamais à terminer, quelle que soit ma faim. Nous avons tout mangé, bien sagement, sans en laisser une miette. Et quand on nous a desservies, nous avons commencé notre charivari.

C'est Arlette qui a ouvert le bal - elle a lancé, très théâtrale, comme une allégorie de la désobéissance civile : « Nous voulons du chocolat. » A ces mots, les dames du réfectoire se sont regardées, déconcertées, et l'une d'elles a dit : « Il n'y a pas de chocolat ce soir, le repas est terminé. » Alors, nous nous sommes déchaînées. C'était comme si l'agressivité contenue en moi depuis des lustres trouvait soudain une échappatoire... Je hurlai : « On nous prive ! On nous spolie ! Nous payons 3000 euros par mois ! Nous voulons du chocolat ! » Et Alice renchérisait : « Ce bouillon est innommable ! Ce pain est rassis ! » Marie-Jo, elle-même, faisait un raffut du tonnerre avec ses couverts,

qu'elle tapait avec véhémence sur la table, et toutes les autres pensionnaires éberluées, hébétées, glapissaient dans tous les sens. Blandine répétait bêtement « Rassis ! Rassis! » tandis que Gloria, toute tremblante, était prise d'un accès de larmes bruyant, et applaudissait à tout rompre. Arlette, rompue aux techniques de protestation, gardait seule la tête froide. Elle savait qu'il ne fallait pas mélanger les slogans, et rester sur quelque chose de simple. C'est elle qui a rattrapé la situation en se mettant à chanter : « Chalon, si tu savais, tes finances, tes finances, Chalon, si tu savais, tes finances où on se les met... ». Quand nous eûmes toutes repris le refrain en chœur, elle enchaîna : « Tous ensemble, tous ensemble », et puis se mit à crier : « Les Erables, pas les étables ! Le chocolat, c'est notre choix! »

J'avoue que notre chœur n'était pas des plus harmonieux. Alice chantait avec une belle énergie, mais malheureusement avec la même délicatesse musicale qu'elle met à jouer du piano - Blandine répétait tout avec un moment de retard - quant à Arlette, dont les cordes vocales ont été mises à rude épreuve pendant toute sa longue carrière de syndicaliste, elle a fini carrément aphone.

Ah, Stéphane, c'est bon d'avoir vécu ça. Surtout quand la directrice est arrivée, et que nous avons entonné « Chalon, si tu savais ». C'était un moment de jouissance pure, un moment vraiment épique de communion contre l'ennemi. Elle était paniquée, la peau de vache - une révolte des vieilles, elle n'avait jamais entendu parler de ça. Elle a bien essayé de parler, avec sa langue de bois et son ton lénifiant, mais ça ne servait qu'à augmenter encore le tintamarre... Alors elle s'est retirée - lâchement, en crabe, par une porte dérobée.

On l'a huée, pendant longtemps il me semble. Et puis, la fatigue nous est tombée dessus après cette folle aventure. Les dames de cantine étaient en train de ranger autour de nous, et Cyril était là, l'air un peu goguenard, attendant tranquillement que ça se passe.

- Ça y est, vous avez fini ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Arlette essaya de répondre, mais elle n'avait plus un filet de voix, et elle finit par hausser les épaules. Blandine, écumante et surchauffée, fit encore tomber quelques assiettes par terre, d'un air menaçant, puis elle se mit à rire silencieusement. Alice, comme si elle avait assisté à un spectacle, ou participé à une partie de belote endiablée, souriait d'un air ravi.

- Quelle bonne soirée, mes amies ! dit-elle. Je vous remercie de ces bons moments, et je vous tire ma révérence...

Ce fut elle qui partit la première, et Cyril achemina Gloria, et Blandine, vers les chambres. La protestation était finie - personne n'en voulait vraiment à Cyril. J'avais l'impression

d'avoir gagné une grande victoire - jusqu'à ce que je comprenne enfin ce qu'Arlette essayait de dire depuis tout à l'heure : « Nous n'avons rien obtenu, camarades. Il faut rester motivées, jusqu'à l'obtention du chocolat. »

Je ne sais pas pourquoi, ces mots ont rallumé ma colère presque éteinte. Chalon avait été un peu bousculée - mais au fond, c'était vrai, elle n'avait rien cédé, et tout rentrait dans l'ordre quand même. Les pensionnaires étaient en train de regagner leur chambre, épuisées. Et la Directrice se versait sans doute un petit verre de martini pour se remettre de ses émotions... Peut-être même qu'elle poussait l'ironie jusqu'à déguster un petit chocolat. C'est en l'imaginant en train de mordre dans la délicieuse et onctueuse pâte brune, que j'ai décidé de prolonger notre action. Je sais, c'était un acte personnel, une impulsion subite, dont je n'ai pas eu le temps de parler à mes camarades. J'ai attendu que tout le monde soit couché, et puis j'ai été prendre les clés dans le local des aide-soignants. Et j'ai déverrouillé toutes les portes. Toutes les démentes vont pouvoir se répandre cette nuit, et accomplir des centaines de bêtises. Je nous ai bien barricadées, Arlette et moi. Et maintenant, c'est moi qui vais pouvoir dormir sur mes deux oreilles. Bonne nuit de Walpurgis, Madame la Directrice !

Blog de Katia - 1er novembre

Je n'avais pas envie de venir, ce matin. Travailler les jours fériés, ça m'énerve. Et ça tombe plutôt bien, parce qu'il est 11h du matin, et que j'ai fini ma journée. J'ai d'ailleurs fini ma semaine aussi, et, vu que je m'appelle Hamlaoui, j'ai probablement fini mon année. Ça fait 5 ans que j'étais aux Erables - je suppose qu'il était temps de lever le camp. Je suis trop en colère pour être triste - la colère est un sentiment qui soutient plus qu'on ne croit.

Aujourd'hui, le départ, c'est moi. Enfin pour être exacte, il y en a deux, de départs, dans la même journée, et je devrais commencer par l'autre.

Quand je suis arrivée ce matin, je suis allée directement voir Marguerite. J'avais un pressentiment depuis deux jours; elle n'arrêtait pas de retirer sa perfusion, et ne faisait pas même l'effort d'ouvrir les yeux quand je venais la voir. Elle était en train de glisser, Marguerite, tout droit et sans faire de vagues. Et quand je l'ai trouvée toute séchée, comme un fagot bon pour le feu, plus semblable à un squelette qu'à une femme, j'ai ressenti ma première bouffée de colère. Ça, cette chose, ce corps sans vie avec la peau sur les os, c'était évitable. Et on savait comment l'éviter. C'était un choix, un choix

concerté, en réunion. On aurait pu lui mettre une sonde, on aurait pu la faire vivre de force. Il suffisait de le vouloir.

Alors, quand je suis tombée dans mon casier sur la note de Chalon, me convoquant à la première heure à son bureau, je ne me suis pas trop posé de questions. J'ai trouvé que c'était une excellente idée, que comme ça je pourrais lui dire ce que je pense de tout ça. Mais j'ai compris, dès que je suis entrée, qu'elle n'était même pas au courant pour Marguerite, et que de toutes façons, même si elle l'était, elle s'en souciait comme d'une guigne. Je n'étais pas là pour ça - nous n'étions pas là pour ça, puisque Cyril était là avec moi.

- Cyril, Katia, je vous ai convoqués car l'un d'entre vous a fait une faute très grave hier soir.

Déjà, je n'aime pas qu'elle appelle ses subordonnés par leur prénom. On dirait une petite maîtresse qui s'adresse à ses domestiques. Dans ma tête, je me suis dit : « Un mot de travers, et je t'appelle Christine, on verra si ça te plaît. »

J'ai demandé :

- Que s'est-il passé ? Je veux dire, en dehors du décès de Marguerite, je ne sais pas si vous êtes au courant...

- Marguerite est morte ? a demandé Cyril.

- C'est très triste qu'elle soit passée ce matin, a dit Chalon, mais ce n'est pas du tout pour cela que je vous ai convoqués.

- Pour quoi, alors ? Vous avez pire, comme faute professionnelle? Parce que là, on l'a quand même laissée mourir, en fait.

Chalon m'a fixée droit dans les yeux, et a soupiré comme pour se donner de la patience.

- Cyril m'a dit que c'était à vous de fermer les chambres des pensionnaires dérangées, hier.

- Oui, c'est vrai. Mais elles ne sont pas dérangées, Madame Chalon, de même que Marguerite n'est pas passée. Elles sont démentes, et Marguerite est morte.

- Oui, oui, ce n'est pas vraiment le moment de jouer sur les mots, Katia. Ni de faire la maligne.

- Je vous demande pardon, Christine ?

Ça, on peut dire que ça a fait un effet boeuf. Elle a rentré sa tête dans son cou comme une tortue, tellement suffoquée par mon impertinence - je ne savais pas que son prénom était une insulte - qu'elle n'a pas vraiment trouvé de répartie.

- Je vous signale que vous avez oublié de verrouiller ces maudites chambres, et que les pensionnaires sont sorties pendant la nuit.

Là, j'ai dû avoir l'air vraiment surprise. J'ai demandé :

- Elles sont rentrées ? Elles ne se sont pas perdues ou blessées ?
- Je vous remercie d'y penser maintenant, a fait Chalon sèchement. Mais c'est plutôt hier soir qu'il fallait y penser.
- Mais qu'est-ce que vous insinuez, enfin ? Que je ne connais pas mon travail ? J'ai verrouillé ces chambres, et surtout celle de Blandine qui me fout de plus en plus les jetons.
- Surveillez votre langage, Katia. Je peux comprendre une erreur, un oubli, mais votre entêtement...
- Mon entêtement ?

J'ai dû dire ça en criant un peu parce qu'elle a à nouveau rentré sa tête dans son cou.

- Oui, votre entêtement à nier l'évidence.
- Vous me traitez de menteuse ?

Elle a soutenu mon regard, sans répondre.

- Et toi, tu ne me soutiens pas ?

Cyril a eu l'air embêté.

- En fait, je n'étais pas dans le couloir quand tu as fermé les portes.
- Et évidemment, comme tu es toujours tellement à cheval sur le règlement, ça t'embêterait de porter un faux témoignage...

J'ai vu une lueur désagréable dans ses yeux - une lueur malveillante et menaçante. J'ai dit :

- Allez, ça suffit. Je me tire. J'en ai marre de vous tous.
- Vous serez aimable de respecter un pré-avis, Katia. Cyril part en vacances ce soir et Maryline ne pourra pas assumer...
- Oh, mon départ ne vous arrange pas ? C'est bien dommage, Christine. Parce que je n'ai pas tellement envie de vous arranger.

Chalon avait son air pincé, un petit mélange de : « Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça » et de « J'ai toujours su qu'avec cette fille ça se terminerait comme ça ». Peut-être même un chouïa de « Les gens de sa race n'ont pas d'éducation ». Mais elle a eu le bon goût de se taire, et je suis sortie en claquant la porte.

Dans le hall, il y avait les vieilles - enfin, ce qu'il en reste - qui m'attendaient surexcitées. En les voyant, j'ai senti la colère me quitter, et une grande tristesse m'envahir. Je n'ai pas envie de les abandonner, vraiment. Ça me crève le coeur de les laisser. Arlette, et Monique, et Marie-Jo. Et même Alice. Mais je n'ai pas le choix. J'ai essayé de leur dire ce qui se passait, mais elles m'ont emmenée dans le parc, derrière un

bosquet, et m'ont fourré sous le nez un téléphone portable, avec un enregistrement vidéo. On reconnaissait bien la chambre de Gloria. Et à un moment, la porte s'ouvrait, et une silhouette entrait. L'image était de mauvaise qualité, le cadrage, catastrophique, mais la silhouette était masculine, et ressemblait vraiment à Cyril. Il s'est approché du lit où Gloria dormait. Il lui a bouché le nez et lui a mis la main sur la bouche pendant quelques secondes, puis il s'est penché sur son visage, peut-être pour lui dire quelque chose, et ensuite il lui a tiré les cheveux, fort, tandis que Gloria gémissait et pleurait. Après, il est sorti, et on ne voyait de Gloria que ses deux yeux clairs grands-ouverts dans la pénombre, deux yeux exorbités et terrifiés, pleins de larmes. Et on entendait ses hoquets. Elle pleurait longtemps, très longtemps, avant de réussir à se calmer.

J'ai dit :

- Le bâtard !

Les quatre vieilles me regardaient comme si j'étais le messie - visiblement, elles s'attendaient à quelque chose de plus consistant. Je me suis donc sentie obligée d'ajouter quelque chose.

- Il faut bien réfléchir, les filles. Il ne faut pas vous mettre en danger. Il part ce soir en vacances, alors, il n'y a plus de danger dans l'immédiat, non ?

Arlette a hoché la tête d'un air finaud.

- C'est exactement ce que je leur disais. Il ne faut rien précipiter. Les loups ne se mangent pas entre eux, et si nous venons radoter avec notre enregistrement, il est probable que Chalon l'efface « par mégarde » - vous imaginez un peu la mauvaise publicité pour l'établissement ? Ce serait le pot de terre contre le pot de fer.

Alice semblait dubitative.

- Quand même, Arlette, la Directrice ne ferait pas une chose pareille... Elle ne mettrait pas en danger Gloria, elle ne protégerait pas une crapule de cette espèce... un assassin peut-être...

- Ravie de vous l'entendre dire, a dit Monique. C'est lui qui a réglé son compte à Geneviève. La pauvre Marguerite a été accusée bien à tort, reconnaissez-le.

- Je me suis sans doute un peu emballée, a reconnu Alice.

- Zouleika l'avait dit, c'est un sheitan, a ajouté Marie-Jo.

Alice a demandé :

- Qu'est-ce que c'est, un sheitan ?

- Un démon, a dit Marie-Jo en faisant les gros yeux, comme si le mot lui-même était doté de pouvoirs maléfiques. C'est lui qui change les objets de place, qui gratte aux portes, qui m'appelle par mon nom...

Je n'ai pas pu m'empêcher de répéter :

- Putain, le bâtard.

Alors, avec les vieilles, on s'est mises d'accord. D'abord, elles doivent cacher le téléphone dans un endroit sûr. Elles vont faire semblant de rien. Et moi, j'irai trouver les flics. Avec un peu de chance, même en m'appelant Hamlaoui, je serai plus crédible que quatre octogénaires ravagées.

E-mail du 01/11 à 16h48

A : claude.ferrandeu@justice.gouv.fr

Objet : affaire GAUTHEROT - enquête préliminaire - dossier d'instruction 987112

De : Commissariat de Police Judiciaire de Moux-en-Morvan

Madame la Procureure,

De nouveaux éléments relatifs à des violences supposées à l'encontre des pensionnaires des Erables me forcent à réviser la conclusion de mon précédent rapport.

Ce jour, Mme Katia Hamlaoui, aide-soignante aux Erables, est venue spontanément au commissariat. Elle affirme avoir démissionné le matin-même, suite à un quatrième décès : Marguerite GAUTHEROT, la soeur de la première victime, avait en effet cessé de s'alimenter, en état de dépression aiguë. Une réunion médicale avait statué sur l'inopportunité de lui poser une sonde naso-gastrique, ce qui, de l'avis de Mme Hamlaoui, aurait causé directement la mort de la patiente. Cette version des faits a été corroborée par le reste du personnel des Erables.

Mme Hamlaoui déclare en outre avoir vu un enregistrement vidéo montrant l'un des aide-soignants des Erables, Monsieur Cyril Berthaud, en flagrant-délit de maltraitance envers Mme Gloria Meunière. Cet enregistrement vidéo aurait été pris subrepticement par l'une des pensionnaires des Erables, dont Madame Hamlaoui n'a pas souhaité donner le nom aujourd'hui. Monsieur Antoine Meunière, avocat au barreau de Nevers, fils de Madame Gloria Meunière, m'a confirmé par téléphone que des soupçons de maltraitance avaient récemment été évoqués. Mme Chalon, quant à elle, accuse Mme Hamlaoui de diffamer son établissement dans un esprit de vengeance, et vante les mérites de Monsieur

Berthaud, qui n'a jamais fait la moindre faute professionnelle. Elle admet que les plaintes de Mme Meunière ont donné lieu à un échange de lettres et à une note de service, et que depuis ces mesures, on peut considérer la situation comme stabilisée.

Conclusion : Afin de faire la lumière sur ces accusations, et de vérifier si elles sont ou non fondées, je pense qu'il serait nécessaire de procéder dès demain à une convocation matinale de Monsieur Cyril Berthaud, pouvant déboucher sur une garde-à-vue dans le cas où son comportement ou ses déclarations nous paraîtraient suspects.

PARQUET DU PROCUREUR DE LA REPUBLIQUE DE CHALON-SUR-SAONE
CONVOCAION EN JUSTICE
Article 390-1 du Code de procédure pénale

Nous,
brigadier de police Robert GAILLARD
en fonction au Commissariat de Police judiciaire de Moux-en-Morvan
Agissant sur les instructions de Madame le Procureur de la République de Chalon-Sur-Saône

Notifions à la personne ci-après dénommée :
BERTHAUD Cyril
né le 22/09/1991, de nationalité FRANCAISE, fils de Dominique Berthaud et de Julie Labêche, demeurant rue de la Petite Thielle, Moncilly

QU'IL EST CONVOQUE
POUR AFFAIRE LE CONCERNANT

au Tribunal de Grande Instance de Chalon-sur-Saone

LE 02 NOVEMBRE à 8h00

Email du 02/11 à 7h05

A : Commissariat de Police Judiciaire de Moux-en-Morvan

De : antoine.meuniere@avocat-conseil.fr

Objet : Dépôt de plainte

Monsieur, Madame,

Je viens d'apprendre la terrible nouvelle de la mort de ma mère, Mme Gloria Meunière, pensionnaire à l'EHPAD dit « Les érables » depuis plusieurs années. Des soupçons de maltraitance à son encontre ayant déjà été évoqués, et les circonstances de sa mort me paraissant a priori suspectes, je souhaite porter plainte contre X, pour non-assistance à personne en danger, abus de faiblesse, violence physique aggravée, et homicide. Je passerai au commissariat à 13h et vous prierais de bien vouloir enregistrer officiellement ma plainte à ce moment.

Journal d'Alice L, 02 novembre

Au réveil

Mon Dieu! Je crains que cette fois, Monique ne soit allée trop loin... Je lui avais bien dit qu'elle ne devait en aucun cas recommencer sa bêtise de la dernière fois, et ouvrir à nouveau les chambres des démentes. Mais elle est têtue, parfois, et m'a rétorqué :

- Ma petite grenouille, Katia vient de se faire virer pour une faute professionnelle qu'elle n'a pas commise, c'est quand même bien le moins que je puisse faire pour elle.

Je comprends sa loyauté, d'un sens - il est vrai que Madame la Directrice sera bien forcée d'admettre, cette fois, que Katia n'y était pour rien. Mais tout de même... Cette Blandine me fait froid dans le dos à chaque fois que je la croise. Si grande et si forte - et elle a totalement perdu le sentiment ! C'est insondable, de fouiller dans son regard - c'est effrayant. Je remercie le ciel d'être logée à l'écart - Blandine n'aurait jamais l'idée de venir jusque chez moi... Et en même temps, cette solitude a ses inconvénients... Je ne peux m'empêcher de revoir sans cesse cette vidéo monstrueuse, et ce serpent de Cyril qui vient harceler notre compagne jusque dans le dénuement de son lit... S'il revenait, s'il lui prenait l'envie de me faire subir la même chose qu'à Gloria, personne ne l'entendrait. Je serais pieds et poings liés... Je me suis raccrochée à ce que nous a dit Katia : Cyril devait partir en vacances ce matin et quittait l'établissement après son service du soir. Il part en Espagne, à ce qu'il paraît. En Espagne, rien que ça ! Qu'il y reste, et qu'il aille persécuter les vieilles dames de Tolède, qui sauront peut-être mieux s'en sortir avec leur caractère ardent.

9h

J'avais bien raison d'avoir peur... C'est simple, je n'arrive pas à m'arrêter de pleurer et à me calmer. Je sais bien que ce n'est pas le moment de réagir comme une fillette, mais trop, c'est trop... je me sens découragée.

En entrant dans le réfectoire, par cette matinée humide et glaciale, j'ai tout de suite vu que nous n'étions plus que quatre - Dieu merci, les trois autres sont mes plus proches amies et j'ose espérer que nous nous soutiendrons mutuellement en cas de danger. Ni Gloria ni Blandine n'étaient là - et les pleurnicheries de l'une, et les gloussements sinistres de l'autre, nous manquaient étrangement. Il m'a semblé qu'il faisait beaucoup plus froid que d'habitude dans la salle, et aussi qu'il y avait moins de personnel. Aucun aide-soignant n'est venu nous saluer - et Madame la Directrice non plus. Au bout d'un temps très long, où nous étions fort inquiètes, Maryline est venue nous voir. Elle avait les yeux rouges et paraissait secouée.

- C'est laquelle, aujourd'hui, qui a avalé son bulletin de naissance ? demanda Monique d'un air bravache.

- Ne plaisantez pas, Monique, lui répondit Maryline. On a retrouvé Blandine noyée dans la piscine.

Marie-Jo se signa. Pour ma part, je dois avouer que cette nouvelle ne m'a pas particulièrement affligée - mais Monique est devenue toute blanche.

- Elle s'est noyée toute seule ? demanda-t-elle.

- Oui, nous le pensons, dit Maryline. Elle est sortie de sa chambre, que quelqu'un a dû ouvrir après le passage de Cyril hier soir.

Je n'ai pas pu m'empêcher de me tourner vers Monique :

- Ah, Monique, ne vous l'avais-je pas dit ? Vous ne voulez jamais m'écouter.

Elle me regarda d'un air agacé.

- Oh, vous, ça va. Je n'ai pas poussé Marguerite au suicide, moi.

J'étais un peu vexée, mais Maryline ne nous a pas laissées continuer.

- Ce n'est pas tout, dit-elle.

- Gloria aussi ? demanda Arlette.

Maryline baissa la tête et explosa en sanglots.

- Comment ? demanda à nouveau Arlette, un peu durement.

- Battue à mort. Je n'ai jamais vu rien de pareil.

C'est moi qui craquai la première, mais les autres se mirent à pleurer presque aussitôt - et nous pleurâmes toutes les cinq, Maryline, Arlette, Monique, Marie-Jo et moi. Puis, en partant, Maryline nous a donné la consigne de ne pas nous séparer, « parce qu'on ne sait jamais ». J'ai invité mes amies dans ma chambre - malgré le froid glacial qui y règne - et

nous avons discuté tant et plus. Arlette, la première, s'est arrêtée de pleurer, comme si cette activité était parvenue à son terme - comme si le bien qu'elle pouvait procurer était épuisé.

C'est elle qui nous a remises à l'action. Nous avons caché le téléphone, comme convenu, et nous n'avons donc plus aucun moyen pour contacter l'extérieur. Si la Direction nous y oblige, nous devons nous séparer pour la nuit... Arlette est en train d'écrire à la police, et Monique à son fils. Marie-Jo écrit aussi - nous écrivons toutes les quatre, parce que c'est l'une des seules choses que nous avons le droit et le pouvoir de faire. Je ne me suis jamais sentie aussi impuissante, aussi abandonnée, qu'aujourd'hui. Six femmes sont mortes, quasiment sous nos yeux, et notre petit groupe s'amenuise à une vitesse épouvantable... Qui sera morte, demain ? Arlette ? Monique ? Marie-Jo ? Ou moi, peut-être - j'ai si peur que je sens bien que mon coeur pourrait lâcher...

Lettre de Monique à Stéphane, datée du 02 novembre

Mon cher Stéphane,

Je pense n'avoir jamais éprouvé pareille frayeur, de toute mon existence. Je me demande si je ne crois pas les histoires qu'on raconte, sur ces meurtres sanguinolents.

Je sursaute au moindre bruit, je vois la nuit tomber avec angoisse, et le matin, je me dis:

« Je ne suis pas morte, pas encore. »

Mais mon tour viendra, je le sais. Et il viendra bientôt. La mort nous délivrera de tout cela, nous nous évaderons bientôt de cette vallée de larmes.

Je ne veux pas que tu sois triste, car j'ai passé de bons moments ici, avec les autres, avec Arlette, la grenouille, et Marie-Jo, et avec l'aide de Katia.

J'ai beaucoup de souvenirs qui affluent, maintenant. Je me souviens de nous, de nos fous rires - je suis sûre que tu te souviens de George Sand !

Je n'ai qu'un seul regret, aujourd'hui, un seul désir qui me ronge parce qu'il est impossible: j'aimerais te revoir.

Je pense malheureusement que je dois plutôt te dire adieu, mon fils, et me préparer au pire.

□

Maman.

Lettre d'Arlette Tourneur au commissariat de police judiciaire de Moux-
en-
Morvan, datée du 02 novembre

Je n'ai jamais eu beaucoup d'amitié pour les morses de l'ordre, et j'ai longuement réfléchi avant de vous envoyer ces inflammations. Cependant, le fer est grave, et il y a déjà eu port d'homme, ou plutôt, mort de femme, ce qui est plus grave encore. J'indispose d'une preuve incriminant directement Monsieur Cyril Berthaud dans la flore de Mme Gloria Meunière. Ce lâche, ce fils du piémont et du grand capital, a amusé de sa déposition d'aide-soignant pour toiturer à l'envi cette pauvre femme, dont personne n'a découpé les plaintes pourtant répétées pendant les fermiers mois de sa triste vie. La faute succombe, bien sûr, au moins autant à la vignoble Madame Chalon, dont la surdité bouffable et l'ameublement délétère, ont seuls permis à une telle sinuosité de se développer sous sa projection.

J'ai un enchevêtrement vidéo de la nuit du 31 octobre, où l'on voit très clairement cette canaille de Berthaud frapper et postuler Gloria, qui le supplie, en armes, de la baisser tranquille. J'espère que vous n'êtes pas trop tangibles, car cette vidéo est d'une violette pénible, et donne de l'humanité une image dépliant et dégradée.

Je crains fort que Cyril ne se foute de quelque chose, car j'ai trouvé son emportement envers Monique et moi, des plus étranges. Peut-être a-t-il entendu des malversations - nous autres vieilles, nous parlons si fort, sans nous en vendre compte, que nos décrets sont souvent éreintés avant que d'être conduits par leurs destinataires. Bref - j'ai peur. Tant de flammes sont mortes aux Erables ces dernières semelles qu'il me semble que le taux se resserre, que la masse se referme sur moi. Je vous supplie de bien vouloir étêter ce gremlin. Vous prouverez mon téléphone sortable - malheureusement déchargé - à l'inférieur du Steinway.

En vous redressant par avance de faire le nécessaire pour sauter celles d'entre nous qui n'ont pas encore incombé aux attaques confinées de la finance et du nazisme,

Votre bien dénouée,
Arlette Tourneur

Lettre de Marie-Jo au Père Pozza, datée du 02 novembre

Mon Père,

Il m'en coûte énormément de vous écrire cette lettre, et vous comprendrez pourquoi dans les prochains jours. Je vous demande pardon de troubler ainsi votre quiétude. Mais vers qui me tourner, aujourd'hui, lorsque la mort rôde dans les couloirs et s'immisce dans les chambres, lorsque, comme un esprit malin, elle infecte les âmes des soignants qui sont censés nous protéger... Nous sommes si faibles, mon Père, nous sommes des créatures si pitoyables, si dénuées d'orgueil, si éprouvées par la vie... Qui d'autre que le diable pourrait vouloir donner encore des coups de pied à celles qui se tortillent à terre, peinant à se mouvoir, en lutte perpétuelle contre leur propre corps ?

La pensée du supplice de Gloria remplit mon coeur de larmes, et le regret - non, le remords- de n'avoir pas été assez attentive, d'avoir laissé passer cette grande souffrance sans même la voir, tourmente mon âme. J'ai peur, bien sûr, car je suis humaine et ne me sens pas la force d'un martyr, mais je me dis que s'il devait m'arriver la même chose qu'à elle, j'aurais au moins la consolation de communier avec cette pauvre âme dans la mort. Je prie Dieu, cependant, de m'épargner cette ultime épreuve. Je voudrais que vous veniez vite, mon Père, afin que je puisse confesser mes péchés. Cela me soulagerait infiniment de savoir que je suis prête - en règle, en quelque sorte, et quitte de mes actions dans ce monde.

Votre fille affligée,
Marie-Jo

Le Journal de Saône et Loire - édition du soir du 03 novembre - à la une

DIX PETITES VIEILLES
un reportage de Hélène C.

Dix petites vieilles vivaient tranquillement aux Erables, dans un bel établissement du siècle dernier, au parc arboré. Elles avaient nom Zouleïka, Jocelyne, Geneviève, Marguerite, Blandine, Gloria, Marie-Jo, Arlette, Alice et Monique. De ces charmantes vieilles créatures, dont l'une jouait du piano, dont l'autre était une mémoire vivante des

luttons sociales du pays, il n'en reste aujourd'hui aucune. Une par une, elles sont mortes, dans une indifférence qu'on a de la peine à concevoir aujourd'hui... On découvre toujours leur mort au matin. La première le premier octobre, la seconde le cinq, la troisième le 16. Et puis les choses s'accélérent, et la mort se met à frapper toutes les nuits. La quatrième le 1er novembre, la cinquième et la sixième le 2, et les 4 dernières disparaissent enfin le 3. Dix petites vieilles fauchées en un mois.

Le principal suspect, dans cette affaire, est-il un rôdeur, un vagabond, un désaxé qui se serait introduit nuitamment dans l'établissement « très mal sécurisé », selon les techniciens de surface qui y travaillent ? Non. Le loup était déjà dans la bergerie, puisqu'il s'agit d'un aide-soignant, Monsieur Cyril Berthaud. Un jeune homme de 29 ans sans histoires, beau garçon, bon voisin, bon collègue, et que sa directrice, Madame Chalon, a protégé jusqu'à la fin. Ce garçon trop parfait cachait cependant une tare : selon nos informations, il harcelait et persécutait les vieilles dames durant la nuit. Ses actes ont connu, semble-t-il, une fatale montée en puissance : les petites vieilles se plaignaient souvent de bruits effrayants entendus la nuit, de portes qui s'ouvraient, qui grinçaient, d'objets déplacés par malveillance, de gémissements et de cris. Mais la Direction n'a jamais cru bon de pousser plus loin ses investigations - et aux Erables, établissement aujourd'hui heureusement fermé - ces plaintes sont restées quasiment sans suite. A peine une note de service, durant tout ce mois meurtrier, concerne-t-elle ces suspicions de maltraitance... La directrice, Madame Chalon, se défend : « Il était impossible de deviner ce que ce monstre était capable de faire. » Impossible, vraiment ? Mais, Madame Chalon, la première petite vieille, décédée le premier octobre, n'avait-elle pas laissé une note disant : « Mes chéries, méfiez-vous de lui. C'est un sheitan. » ? Ce billet n'était-il pas d'une clarté aveuglante ? Comment a-t-il été possible de l'interpréter autrement que comme une accusation désespérée ?

La négligence, cependant, ne s'arrête pas là. On apprend que la troisième petite vieille, Geneviève Gautherot, n'est pas morte de mort naturelle. Est-elle décédée dans des circonstances troubles, ambiguës, qui pouvaient à tout le moins laisser croire à une mort naturelle ? Même pas ! Le rapport du médecin légiste est formel : elle a été *étranglée*, et les marques de doigts imprimées sur son cou sont larges et puissantes. Larges et puissantes - cela ne signifie-t-il pas qu'il ne peut s'agir que d'un homme ? Si la Direction, cette fois, se couvre en appelant la police, on est fondé à se demander pourquoi la justice n'ouvre pas dès le 16 octobre une instruction pour meurtre. Les officiers du commissariat de Moux-en-Morvan n'ont pas de commentaire à faire sur cette « décision de la

Procureure »... Et pendant ce temps, l'assassin continue, en toute impunité, ses jeux macabres...

Successivement, il débranche la perfusion de Marguerite - destinée, selon le Dr Grez, à éviter sa déshydratation et donc sa mort rapide - il ouvre sciemment les portes des pensionnaires démentes, au risque de les laisser s'échapper - il jette enfin son sinistre dévolu sur Gloria, unanimement décrite comme une femme douce et craintive, et il la visite toutes les nuits, la harcèle, la bouscule, lui susurre des choses, lui fait mal. Imaginons un instant le désarroi sans fond de cette pauvre vieille, à bout de forces, et que personne ne croit... Seule l'une des pensionnaires, Arlette, que son courage ne protégera pas, ose adresser un courrier à la famille de Gloria - qui restera malheureusement sans effet. Maître Meunière, le fils, se fendra d'une simple lettre de menaces à la Direction, et l'affaire en restera là. Où en sommes-nous, vraiment, pour laisser nos vieilles mères ainsi dans la terreur ? Et quelle humanité nous reste-t-il si le recours à la justice est notre seule réponse à la souffrance de l'autre ? Trouver un responsable, et ne s'occuper de rien - vraiment ?

L'équipée sanglante de Cyril Berthaud, pourtant, ne s'arrête pas la nuit où il bat à mort une femme de quatre-vingts ans. La nuit où il la jette par terre, à bas de son lit, dans le désordre et la honte de sa chemise de nuit retroussée, et où il frappe ces os poreux, cette chair déjà brisée, déjà souffrante, et humiliée. Non. Il lui reste encore cinq vieilles à épingle à son tableau de chasse - et Blandine, dans la foulée, est retrouvée noyée dans la piscine de l'établissement. On frissonne en songeant à la scène - la vieille femme hagarde, poussée dans l'eau, paniquant, et les bras puissants de ce jeune homme de 29 ans qui lui maintiennent la tête sous l'eau jusqu'à ce que ses vieux poumons fatigués se remplissent...

Notre récit nous a conduits jusqu'à la matinée d'hier, le 2 novembre, Et là, on dirait que tout s'accélère. La police, qui a été prévenue depuis la veille de l'existence d'une preuve vidéo à l'encontre de Cyril Berthaud, a convoqué le jeune homme, qui ne se présente pas... Et tandis que la découverte de ses cinquième et sixième victimes renforce jusqu'à l'insoutenable la terreur qui règne aux Erables, Cyril Berthaud prend tranquillement le maquis. La police le cherche activement dans les aéroports, persuadée que l'assassin, qui avait réservé un billet d'avion pour l'Espagne, a cherché à quitter le territoire. Son refus de se présenter à la convocation, sa fuite, ressemblent à une cavale - et nul ne songe que l'homme est resté là, tout près, à rôder autour de cette bâtisse où il n'a pas terminé sa besogne. Nul ne songe à évacuer les dernières pensionnaires. Marie-Jo. Arlette. Alice. Monique. On ne lira que le lendemain matin leurs mots poignants de

douleur. « Je prie Dieu de m'épargner cette ultime épreuve. », « j'ai si peur que je sens bien que mon coeur pourrait lâcher », « je pense n'avoir jamais éprouvé pareille frayeur. »

Ce matin, lorsque Maryline Chaumet vient faire sa tournée matinale, vers 7h15, elle ne trouve dans les chambres que du sang et du silence. Dans les trois chambres occupées par les quatre vieilles, il semble y avoir eu une tempête. Des traces de lutte. Des traces de violence. Et du sang - suffisamment pour identifier immédiatement celui d'Alice et celui de Monique. Quand la police arrive, elle retrouve le téléphone portable d'Arlette, caché dans le piano - où, paraît-il, Alice jouait souvent, et avec beaucoup de talent - et là, la vidéo accablante. La vidéo de la honte, de l'horreur. Cyril Berthaud, 29 ans, tirant les cheveux d'une vieille dame de 80 ans, la faisant sangloter, lui fermant brutalement la bouche. Et l'image de cette vieille dame enfouie dans son lit, dans le noir, comme une toute petite fille, les yeux grands-ouverts sur l'énigme d'un monde incompréhensible et hostile.

On cherche les corps partout - le Parc si paisible des Erables est retourné de fond en comble. On drague la rivière prochaine, on fait une battue dans les bois. Mais les corps, Cyril Berthaud les a cachés avec un soin machiavélique - comme si, maintenant qu'il agit en quelque sorte en son nom, il jouait à cache-cache avec les enquêteurs. On apprend que les cartes bleues d'Arlette, d'Alice et de Marie-Jo ont été utilisées pendant la nuit, aux alentours d'une heure du matin, à quelques kilomètres des Erables. La police reconstitue sans peine les derniers gestes de Cyril avant sa cavale : il se rend nuitamment aux Erables, dont il connaît le moindre recoin. Il tue les quatre vieilles après leur avoir fait avouer leur code de carte bleue. Puis il les fait disparaître - dans sa voiture, sans doute, qui est également manquante. Il s'arrête pour tirer tout le liquide qu'il peut - cela fait, Maître Loup s'enfuit, et court encore.

Dix petites vieilles vivaient tranquillement aux Erables. Elles avaient nom Zouleïka, Jocelyne, Geneviève, Marguerite, Blandine, Gloria, Marie-Jo, Arlette, Alice et Monique. Qu'elles reposent en paix.

Epilogue

Ils m'ont téléphoné - on apprend toujours les mauvaises nouvelles par un coup de téléphone. Ils m'ont dit : « Votre mère a disparu. Nous avons des raisons de penser qu'elle et ses compagnes également disparues ont été victimes d'un maniaque. Vous êtes invité à passer au plus vite récupérer ses affaires et remplir les formalités. » C'est tout. Et, comme si la Terre avait vacillé sur son axe, une fraction de seconde infinitésimale, j'ai eu l'impression que ma vie avait changé de direction. Je ne sais pas comment le dire autrement.

Cela faisait des années que nous étions brouillés. J'avais toujours pensé que ta mort ne m'affecterait pas. Qu'elle me libérerait d'un poids, même. J'étais persuadé d'être fort, et affranchi de tout, d'être libre. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait en-dessous, dans les souterrains minés de ma mémoire, dans ces bas-fonds où je me gardais bien de mettre les pieds. Ma vie à la surface suffisait amplement à m'occuper - qu'avais-je besoin d'aller m'aventurer dans ces zones de ténèbres ? On croit toujours que ce sont les mauvais sentiments qui restent enfouis là, comme des monstres cadenasés. Des sentiments patibulaires qu'on n'a pas envie de regarder en face. On ne se rend pas compte qu'on cadenasse aussi d'autres choses qu'on aurait peut-être envie de voir remonter à la surface. Comme l'espoir.

Je me suis rendu compte, soudain, à la seconde où j'ai raccroché le téléphone, que j'avais toujours espéré te revoir. Que j'avais toujours espéré que le téléphone sonnerait, et que ce serait toi, toi, et que dans ta folie, dans ta fantaisie, dans tes excès, tu trouverais les mots pour que je te pardonne. Tout ce que j'avais espéré sans le savoir me revenait en pleine face, par paquets d'images. J'avais espéré commencer à vieillir à l'ombre de toi, dans la paix recouvrée de ton amour espiègle. J'avais espéré que nous échangerions à nouveau des livres, que nous nous promènerions encore dans les chemins de campagne que tu aimais tant. J'avais espéré t'offrir le soutien de mon bras, et réparer un jour - un jour lointain, un jour fantasmé, un jour mythique - toutes les années de rancune. Je pensais avoir le temps. C'était un espoir informulé, vague. Comme celui des adolescents qui rêvent de trouver un jour le grand amour. Ou celui des artistes caressant l'espoir incertain de rencontrer le succès. Un jour.

Je me suis rendu compte, à la même seconde exactement, que mon amour pour toi n'avait jamais cessé de battre pendant tout ce temps, qu'il était seulement enfoui, très profondément, dans les fibres les plus intimes de mon être. L'amour aveugle du nouveau-

né, l'amour émerveillé du petit garçon, l'amour orageux de l'adolescent, l'amour exigeant du jeune adulte. Ils étaient tous là, protéiformes, magnifiques et si douloureux, si horriblement douloureux, que j'ai dû m'asseoir par terre et attendre que leur marée reflue. Le monde était toujours là, identique, mais moi soudain je n'y étais plus. Je n'étais plus en prise avec le monde, comme soulevé par une vague qui m'avait fait perdre pied. Cet amour était comme une marée qui menaçait de me noyer de l'intérieur - parce qu'il n'avait plus de destinataire. Tu étais partie, partie vivre ta vie, vivre ta mort, sans te retourner. Tu n'avais pas décroché ton téléphone pendant toutes ces années. Tu m'avais abandonné pour de bon, et mon amour-torture se teintait aussi de colère et de frustration. Des cris de rage me sont montés aux lèvres. Puis l'eau qui me submergeait a trouvé une issue - par mes yeux qui n'avaient rien su voir.

4 novembre

Je suis dans le train, en direction de ces lieux où tu es restée toutes ces dernières années. Je ne peux pas m'arrêter de t'écrire, tu vois. Il me semble que l'univers s'écroulerait si je m'arrêtais.

Je ne l'ai jamais revu, ce bel établissement des Erables, dans le Morvan, sur ce plateau boisé... Sa beauté a toujours été de nature à me dédouaner de mes remords. N'était-ce pas une preuve de ma grandeur d'âme, de mon sens du devoir, de ma clémence ?

Toi qui avais tout flambé, au sens propre comme au figuré, toi qui n'étais jamais restée en place, tu as été bien obligée de t'immobiliser. Comme un papillon cloué dans un joli cadre de bois. J'ai repensé à toute cette affaire financière, qui a abouti à ta mise sous tutelle. Je me suis répété, une fois de plus, cette histoire que je me suis toujours plu à raconter autour de moi. « Ma mère ? Elle a perdu la tête il y a des années. Elle s'est comportée comme une vieille folle égoïste, puis il a bien fallu la mettre sous tutelle. Elle ne l'a jamais accepté. » Les gens hochaient la tête d'un air compréhensif. Puis je leur disais : « Juste avant d'être placée, elle a dépensé cent seize mille euros en une seule journée. » Et je jouissais de leurs yeux ronds, de leurs soupirs mi-amusés, mi-scandalisés. Je jouissais de cette preuve que j'avais eu raison, que la société tout entière était derrière moi pour applaudir à ta punition. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait : te punir. Te mettre dans cette prison dorée, hors d'état de nuire. Te priver de ta liberté, parce que ta liberté m'avait trop fait souffrir.

Pourquoi, Maman, n'as-tu jamais appelé ? Pourquoi ne m'as-tu jamais supplié ? Mon orgueil avait besoin d'entendre : « J'ai compris, maintenant, sors-moi d'ici, je te promets

d'être sage ». Mon orgueil avait besoin de ta reddition. Mais tu n'es pas du genre à te rendre, Maman, tu ne l'as jamais été. Tu as accepté ton sort sans te plaindre et me voilà aujourd'hui, dans cette petite gare de province, dans ce lieu reculé, figé dans un repli de l'Histoire. J'ai l'impression de voyager dans le temps quand je quitte Paris, et ici, la machine m'a déposé au moins trente ans en arrière.

Plus tard.

Toutes ces lettres, Maman ! Toutes ces lettres portant mon nom, de ta belle écriture que je n'avais pas vue depuis si longtemps. Tous ces mots que j'ai attendus dans le noir, et qui m'entourent maintenant comme de mystérieuses bulles de savon. On ne m'a jamais fait une telle surprise - on n'a jamais trouvé, pour apaiser mon désespoir, une telle puissance consolatrice. Tu n'es pas partie sans te retourner - tu t'es retournée chaque jour, tu as regardé dans ma direction à chaque instant, tu t'es adressée à moi sans jamais te taire. Tes lettres enchantent le silence et remplissent la fosse de l'absence. Tes lettres réécrivent le passé.

5 novembre

J'ai presque fini. J'ai dévoré les mots comme un voyageur pressé avale les kilomètres. Et, arrivé à la dernière lettre, j'ai fait une halte, pour faire durer encore un peu ce plaisir. J'ai pensé à ne jamais franchir la distance qui me séparait de la fin. J'ai imaginé garder cette lettre intacte, inviolée. Et puis je me suis souvenu que parfois le temps manquait. Alors je l'ai lue quand même.

Le Journal de Saône et Loire - édition du soir, 24 décembre - entrefilet

Dix petites vieilles : l'assassin se rend mais ne coopère pas.

En cette veille de Noël, c'est un bien étrange cadeau que Cyril Berthaud fait aux familles de ses victimes, en se rendant spontanément à la police. Le brigadier Robert Gaillard, qui assurait sa garde au commissariat du Moux-en-Morvan, témoigne : « J'ai vu ce jeune arriver tranquillement, l'air satisfait, avec un petit sourire de victoire aux lèvres, comme s'il était en train de jouer un bon tour. Et puis je l'ai mieux regardé, et j'ai tout de suite reconnu sa photo. »

Il demande aussitôt à faire une déposition, et, à la déception générale, il n'avoue qu'un seul meurtre : celui de Gloria Meunière, pour lequel la preuve matérielle à son encontre

est de toutes façons confondante. Selon son avocat, les autres morts de l'établissement sont tristement imputables aux conditions de vie et aux maladies diverses des vieilles : Zouleïka et Jocelyne seraient mortes de mort naturelle; Geneviève aurait été étranglée par Blandine; Marguerite se serait suicidée; et Blandine se serait noyée accidentellement après avoir été « libérée » par mégarde. Quant aux disparues, il nie farouchement toute implication dans leur évaporation. Malgré une garde-à-vue de 48 heures, et une confrontation avec plusieurs policiers chevronnés, Cyril Berthaud maintiendra sans faiblir sa version des faits.

La dernière trouvaille de cet artiste du crime a sans nul doute été de plaider le crime passionnel, en avouant son attirance sexuelle pour les femmes âgées : Gloria Meunière aurait été sa maîtresse et l'aurait congédié peu de temps avant le drame. Maître Meunière, fils de la victime, a porté plainte pour diffamation et atteinte à la mémoire de sa mère.

Journal de Stéphane pour sa mère disparue, daté du 15 janvier

Cela fait deux mois, maintenant. Deux mois étranges. Tu auras été, jusqu'au bout, mon lapin blanc - ta disparition m'emporte dans son sillage, jusqu'à des situations impensables.

Dans le monde extérieur, on ne cesse de me faire comprendre que tu es morte. Que tu as été sauvagement assassinée par ce sadique qui vous servait d'aide-soignant. La clinique a fermé - faute de pensionnaires. Le sadique est sous les verrous, et je l'ai même rencontré. Je n'ai trouvé qu'un garçon narcissique et ennuyeux, enivré de sa célébrité, et entêté dans ses mensonges. Une cérémonie oecuménique a été organisée en mémoire des quatre disparues : Arlette, ton amie aux légendaires indignations politiques; la sérieuse Marie-Jo, et Alice, la sympathique grenouille de tes lettres. Vous avez disparu toutes les quatre. D'un seul coup. Le parc des Erables a été retourné en tous sens pour retrouver vos corps. Les scénarios évoqués par la police, par les proches, par les journalistes, rivalisent d'horreur macabre. Mais, je dois le dire, rien de tout ça n'a pu me convaincre.

Tu m'as habitué aux excès les plus baroques. Tu as dépensé des sommes astronomiques. Tu as eu des relations avec des femmes pendant ton mariage. Tu ne t'es jamais conformée à quoi que ce soit. Cela serait bien dans ton style de te faire tuer d'une manière rocambolesque.

Mais quelque chose cloche. Dans mon monde intérieur, depuis que j'ai trouvé tes lettres, je te sens de plus en plus vivante. Une voix me dit de continuer à chercher. Tu es peut-être morte, mais pas de la manière dont tout le monde le prétend. Il y a quelque chose à trouver, quelque chose à comprendre, quelque chose qui m'échappe encore. Ce sentiment d'achopper sur quelque chose, de buter sur un os, me semble avoir un rapport avec ta dernière lettre. C'est un billet étrange, une clôture qui ne clôt rien. Il y a quelque chose dans ces lignes qui me résiste, et je ne parviens pas à mettre le doigt dessus.

16 janvier

Ca y est. C'est George Sand. J'ai lu et relu cette lettre, en y cherchant le détail révélateur - la petite aspérité qui indique la porte dérobée menant au passage secret. Et ce petit détail, c'est George Sand. En la relisant une énième fois, un souvenir s'est imposé à moi avec une puissance irrésistible.

Quand j'avais douze ans, nous étions tombés, dans un livre, sur la transcription de ce billet codé, et probablement apocryphe, qu'elle aurait envoyé à Alfred de Musset³, et qu'il fallait lire en sautant une ligne sur deux.

Ce canular scabreux t'amusait presque autant que moi - nous avons ri comme des potaches. C'était peut-être déplacé, entre une mère et son fils; c'était peut-être aussi ta

³ Cher ami,

Je suis toute émue de vous dire que j'ai bien compris l'autre jour que vous aviez toujours une envie folle de me faire danser. Je garde le souvenir de votre baiser et je voudrais bien que ce soit une preuve que je puisse être aimée par vous. Je suis prête à montrer mon affection toute désintéressée et sans calcul, et si vous voulez me voir ainsi vous dévoiler, sans artifice, mon âme toute nue, daignez me faire visite, nous causerons et en amis franchement je vous prouverai que je suis la femme sincère, capable de vous offrir l'affection la plus profonde, comme la plus étroite amitié, en un mot : la meilleure épouse dont vous puissiez rêver. Puisque votre âme est libre, pensez que l'abandon où je vis est bien long, bien dur et souvent bien insupportable. Mon chagrin est trop gros. Accourez bien vite et venez me le faire oublier. À vous je veux me soumettre entièrement.

Votre poupée

façon de me prévenir que les femmes avaient des désirs choquants sous des apparences polies, et qu'il fallait en rire. Je n'y ai plus jamais repensé, jusqu'à hier.

Je me suis rappelé alors combien tu étais libre, et fantasque, et inattendue. Je me suis rappelé que tu aimais rire et vivre, par dessus tout. Je me suis rappelé que tu aimais les codes et les secrets.

Alors, certain que cette fois, je vaincrais sa résistance, j'ai relu une centième fois ton dernier billet, en faisant bien attention de lire une ligne sur deux.

Mon cher Stéphane,

Je pense n'avoir jamais éprouvé pareille frayeur, de toute mon existence. Je me demande si je **ne crois pas les histoires qu'on raconte, sur ces meurtres sanguinolents.**

Je sursaute au moindre bruit, je vois la nuit tomber avec angoisse, et le matin, je me dis:

« Je ne suis pas morte, pas encore. »

Mais mon tour viendra, je le sais. Et il viendra bientôt. La mort nous délivrera de tout cela, **nous nous évaderons bientôt de cette vallée de larmes.**

Je ne veux pas que tu sois triste, car j'ai passé de bons moments ici, avec les autres, **avec Arlette, la grenouille, et Marie-Jo, avec l'aide de Katia.**

J'ai beaucoup de souvenirs qui affluent, maintenant. Je me souviens de nous, de nos fous rires - **je suis sûre que tu te souviens de George Sand !**

Je n'ai qu'un seul regret, aujourd'hui, un seul désir qui me ronge parce qu'il est impossible: **j'aimerais te revoir.**

Je pense malheureusement que je dois plutôt te dire adieu, mon fils, et me préparer au pire.

Maman.

J'ai souri, souri à m'en décrocher la mâchoire, pendant plusieurs heures je crois.

Maintenant, je sais qu'un jour - un jour lointain, un jour fantasmé, un jour mythique - le téléphone sonnera enfin. Alors, après t'avoir remis cette lettre, je pourrai commencer à vieillir à l'ombre de toi, comme à l'ombre d'un arbre ancien, tout imprégné de sagesse et de frémissements, un arbre qui puise sa force de ses racines terriennes, et sa folle jeunesse de ses pousses anarchiques qui jouent, éternellement, dans la fraîcheur du ciel, avec les oiseaux et le vent.